

12^{ème} Année - No. 9

Septembre 1948

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMÉRO :

Conférences de

**André Vigneau, Constantin P. Rodocanachi,
Léon Barchmann**

Articles inédits de

**Fernand Fizaine, Naggar, V. Lapteff, Gérard Bauër,
J. Ernest-Charles, Raoul Audibert, A. Rolland de Renéville,
Francis Jeanson, Léon Degand, Lucie Vidal, Robert Laulan,
Henri Gal.**



en font

4

Exclusivités

HOSPITALITÉ
CUISINE
INSTALLATIONS
APPAREILS

UN SERVICE DE QUALITÉ

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

14, Rue Saray El-Ezbékia, Le Caire (Egypte). — Tél. 49414

Directeur : MARC NAHMAN

Abonnements: un an : Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

12^{ème} ANNÉE — No. 9

Septembre 1948

Le Salon de l'urbanisme à Paris, et la Reconstruction de la Sarre

Conférence de

M. André Vigneau

Ex-Directeur technique des Studios Misr

*Donnée au Caire et à Alexandrie, sous les auspices du Groupement des Amitiés Françaises,
le 9 avril et le 5 mai 1948*

Mesdames,
Messieurs,

Je ne suis pas architecte. Je ne suis pas urbaniste. Et je ne suis pas, non plus, conférencier. Mais je dois avouer que, en dehors de mon métier, tout ce qui concerne l'architecture d'aujourd'hui, et par conséquent l'urbanisme, m'intéresse vivement. C'est un problème qui me paraît même commander, à l'heure actuelle, des problèmes de tout premier plan, d'ordre politique et sociaux, ou du domaine de l'esthétique. Si je m'aventure à parler devant vous, c'est que j'ai la conviction que le sujet prend corps tous les jours un peu plus, et que nous devons nous en préoccuper et



M. ANDRÉ VIGNEAU.

nous y intéresser. C'est pourquoi, il me paraît utile d'en parler, quoique n'étant qualifié par aucun titre. C'est un sujet qui n'est pas rébarbatif, il s'en faut, et dans lequel les satisfactions ne nous sont pas ménagées.

Mais il me semble qu'un premier point doit être précisé avant de poursuivre l'analyse du sujet lui-même. Vous avez entendu, comme moi, assez souvent, poser cette question : « Est-ce que vous aimez le moderne ? » J'ai l'impression, pour ma part, que c'est une manière toute récente de voir les choses. Pourquoi se poser cette question ? Pourquoi ne pas avancer comme les aiguilles d'une montre sans trouver cela anormal ? Pour-

quoi dire « je suis un moderne » en entreprenant quoi que ce soit ? Est-ce que les constructeurs d'églises romanes, ou l'auteur de *la Pietà* d'Avignon, se posaient la question ? Est-ce que Jean-Sébastien Bach se posait la question ? Je ne le crois pas. A force de la poser sous cet angle, c'est-à-dire comme on la pose presque toujours aujourd'hui, on finit par créer le danger néfaste de placer la critique au tout premier plan. On coupe les cheveux en quatre, sans avoir fait le tour du sujet, et même, quelquefois, sans l'avoir effleuré dans sa signification originelle. Quant à moi, l'essentiel me paraît être de se mettre de plain-pied avec les choses qui vivent avec nous, et qui sont par conséquent notre propre existence. Et de ne pas rejeter, à priori, l'apport de notre temps, simplement pour s'éviter quelques changements qui pourraient venir troubler notre traintrain habituel, ou la tranquillité que nous assure notre routine du quotidien. J'ai la conviction que partant de la critique on se détruit soi-même. La vraie critique ne peut être utile que mêlée à la ferveur de l'entreprise. En marge, elle me paraît vaine, et préjudiciable.

Chose curieuse, dans les périodes où tout est une question de vie ou de mort, je veux dire la guerre, rien n'est trop moderne, et n'est critiqué dans ce sens. Je faisais dire à un de mes personnages, dans un film : « On ne dit jamais qu'un canon est trop moderne ! » Pourquoi changerait-on d'attitude en temps de paix ? Il est toujours, plus ou moins, question de vie ou de mort ! Mais on l'oublie. J'ai l'impression que si le premier chemin de fer avait été un train blindé, M. Thiers n'aurait formulé aucune critique.

Il ne s'agit donc pas de s'étonner devant le moderne, ou s'étonner d'être un moderne. Il s'agit de vivre. Tout ce qui nous en empêche m'est désagréable.

Les capitales, ou les grandes villes, sont débordées par les problèmes de la circulation. Le rangement des voitures, à lui seul, n'offre que des inconvénients. Et si je commence par ce premier exemple, c'est que les inconvénients d'une circulation mal réglée nous touchent de près, et que nous sommes constamment mis à l'épreuve. Toute conception d'un nouveau projet se rapportant à l'urbanisme doit tenir compte, non pas de la circulation actuelle, mais de la circulation à venir, car tout le monde, on peut le dire, espère sa voiture. Or, si tout le monde l'espère, très peu de conducteurs nous paraissent soucieux de ce qu'il faudrait faire pour pouvoir circuler normalement, et bénéficier de tous les avantages de l'automobile. En présence de ce problème, dans le monde entier, on procède surtout par la négative. On multiplie les sens interdits, on limite le stationnement à quelques minutes, et le nombre des contraventions ne fait qu'augmenter.

Il m'est arrivé, à Paris, au volant de ma voiture, de mettre vingt minutes pour me rendre de la Chambre des Députés à la Madeleine. Ce qui ne fait guère plus de 1500 mètres.

Autre question, dans toutes les grandes villes, les usines n'ont cessé de s'entasser au milieu des maisons d'habitation, et ne peuvent s'agrandir comme l'exige souvent l'augmentation du rendement. Les fumées noircissent les maisons, nous privent d'oxygène, et ne nous laissent respirer qu'un air vicié.

L'industrie et les distractions de la ville absorbent la population des campagnes, et, pour ne citer qu'un exemple, Paris et la région parisienne ont jusqu'à présent absorbé près d'un quart de la population française.

Il n'y a qu'un remède : il faut décentraliser. C'est-à-dire répartir les centres industriels, répartir, l'un découlant de l'autre, la population, aérer la vie de chacun, en quelque sorte, pour le bien de tous. C'est, en bref, ce que recherchent et veulent les grands urbanistes.

Le livre, la radio, le cinéma, surtout depuis la vogue du format réduit, et aujourd'hui la télévision permettent d'enseigner ou de distraire dans les endroits les plus reculés, ou même dans les maisons les plus isolées, en profitant de la présence des hommes de savoir et de talent, par l'image vivante que nous donnent le cinéma et la télévision, de leur personne, et de leurs démonstrations ou expériences.

Jusqu'à présent, la décentralisation n'a pour ainsi dire été pratiquée que pour se protéger des dangers de la guerre. Ce n'est souvent que sous les bombardements qu'on a compris que les usines devaient être morcelées et réparties sur de grands espaces. C'est à peine si nous voyons apparaître les premiers signes naturels d'un commencement de décentralisation, par la répartition des stations-service pour réparation de voitures, et de postes d'essence et de graissage.

Il est nécessaire, et il faut aussi standardiser la production de tous les éléments de construction. A l'heure actuelle, en France, si nous n'appliquions pas, en grande série, l'utilisation d'éléments préfabriqués, il nous faudrait des siècles, au mortier et à la truelle, pour reconstruire ce qui vient d'être détruit, en quelques mois, par les engins de guerre.

Je connais l'objection de certains sur le plan esthétique, ou concernant nos aspirations individuelles. Ils craignent, entre autres, qu'une apparence agréable soit sacrifiée au profit de l'utilitaire. Qu'ils se rassurent. L'uniformité d'aujourd'hui n'est pas plus à craindre que l'uniformité d'autrefois. Je parle de celle qui nous laisse percevoir, encore à présent, les différences qui existent entre le style normand, basque, bre-

ton ou provençal. Tandis que nous connaissons la banlieue immédiate de Paris qui, s'échappant de l'uniformité pour avoir été construite au goût de chacun, ne s'est agrandie que dans un pêle-mêle indescriptible.

Le résultat n'est pas brillant !

Je suis persuadé que lorsque quoi que ce soit est étudié comme il convient, avec la connaissance approfondie d'une technique appropriée, il en découle toujours une chose harmonieuse. C'est là que nous trouvons l'origine du beau, qui se dégage en dernier lieu d'une composition de l'homme.

Un jour, à Paris, Le Corbusier me montrait l'ensemble de ses recherches pour ce qu'il appelle « la ville verte ». Un projet magnifique où les habitations, les écoles, les lieux saints, les salles de conférences ou de spectacles sont merveilleusement distribués dans la verdure, sans qu'il y ait jamais promiscuité entre les habitations, et pourtant toutes distances pouvant être facilement parcourues. « Voyez, me disait-il, ce que j'aime, dans mon projet, c'est que je récupère, pour la verdure, 120% du terrain mis à ma disposition. » Comme je ne comprenais pas, sur le moment, il me fit observer que par l'aménagement de jardins en terrasse, et de passages prévus sous les grands immeubles pour la circulation et le rangement des voitures, il disposait, tout compte fait, d'une surface de terrain plus grande que le terrain qui lui avait été donné.

On ne peut pas reprocher à cette manière de voir l'absence du sens de l'harmonie, ni celui du désir de se préoccuper de notre bonheur. Ce qui importe, après tout !

Il est certain que quand on s'exprime par l'agencement et la claire compréhension des données de ce genre on est dans la région du beau. Nous n'avons rien à craindre, et n'avons pas à nous rebiffer.

Si je vous parle de toutes ces questions, c'est que j'ai eu la chance de pouvoir visiter, à Paris, le Salon de l'urbanisme, et, à Sarrebruck, de voir de près ce qui se fait en matière d'urbanisme, car se sont, pour la plupart, de mes très bons amis qui ont été chargés d'étudier la reconstruction de la Sarre. C'est pourquoi j'ai pensé que je devais vous associer un peu à l'intérêt que présente ce que j'ai pu voir en France et en Allemagne, et qui me paraît devoir vous intéresser. J'ai voulu vous communiquer mes impressions.

Le Salon de l'urbanisme, à Paris, est, pour moi, une des plus importantes manifestations de la pensée d'aujourd'hui qu'il m'ait été donné d'apprécier depuis fort longtemps, et une mise en lumière des formes variées que peut revêtir la sensibilité en présence de la vie actuelle.

Je regrette beaucoup de ne rien projeter devant vous qui puisse appuyer mes affirmations. Aucun

ouvrage n'est encore parvenu en Égypte, que je sache, sur le Salon de Paris, où j'aurais pu puiser la documentation nécessaire. Mais je peux vous affirmer que de voir réunis, par des centaines d'architectes, des projets sérieusement étudiés et parfaitement compris (se rapportant surtout à la construction des régions dévastées), présentés chacun avec le souci de la plus grande netteté, sans bavure, sans faiblesse du dernier moment, avec une compréhension de l'ensemble qui ne néglige aucun détail important, le tout entouré de documents et de statistiques qui prouvent bien que l'étude a été poussée jusqu'au bout, tout cela présenté sans une pancarte de travers, et qui ne soit bien composée, entouré de réalisations et de morceaux d'architecture construits presque toujours dans le nouveau matériau, je peux vous affirmer, je le répète, qu'il s'en dégage le sentiment d'une grande entreprise de l'esprit mise au service des techniques souvent extraordinairement savantes d'aujourd'hui.

Ce qui m'a particulièrement frappé, c'est qu'il me semble qu'il y a là une concordance absolue entre l'intellectualisme le plus pur, la poésie et la réalité. Le talent n'est en marge d'aucune de nos préoccupations. Il est rattaché à la vie. Il n'est pas à base d'ésotérisme, il se mêle à notre comportement journalier. L'harmonie est totale entre la peinture de talent accrochée au mur, les appareils de chauffage, l'agencement des cuisines, ou celui du bureau de travail. Il y a unité. L'expression d'aujourd'hui, sur le plan de l'esthétique, est enfin située dans son ensemble. Il est question de coin du feu et de grands autostrades. Il est question de tout, d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Voilà, sous une forme raccourcie, un peu de ce que j'ai ressenti. Je sais bien que des critiques ont été formulées, et, comme je le disais tout à l'heure, presque avant d'avoir vu. « Pourquoi montrer des maisons parfaitement agencées à des gens qui n'en ont plus, disaient quelques-uns ? » Mais simplement pour leur montrer qu'on se souciait d'eux ! Et peut-être pour leur donner un peu d'espoir. Pourquoi pas ?

Je veux encore ajouter qu'on pouvait suivre dans cette exposition, des millions de personnes de toutes conditions sociales qui semblaient être prises par l'attrait du sujet, et y porter toute leur attention. Reconnaissons-le, c'est déjà quelque chose !

* * *

Et maintenant je vais vous parler de la Sarre.

Je vais donner, en premier, lecture d'une partie d'un texte adressé par le Gouverneur de la Sarre aux jeunes urbanistes, Roux, Pingusson, Sive, Menkès et Lefèvre, qui ont été chargés,

après la Libération, d'étudier les méthodes de reconstruction pour cette région reconquise.

Voici le texte :

« Cette contrée que nous avons dû quitter à la suite du plébiscite de janvier 1935, et qui était alors extraordinairement prospère, offrait à nos yeux, quand nous y sommes venus, un spectacle de désolation propre à décourager les plus forts.

« Une équipe française s'est mise courageusement au travail, substituant presque instantanément à l'occupation purement militaire une administration toute entière tournée vers le redressement économique, l'accroissement de la production charbonnière et l'amélioration des conditions de vie d'une population cruellement éprouvée.

« Parmi les tâches innombrables, la reconstruction apparut immédiatement comme une des plus ardues ; main-d'œuvre, matériel de toute sorte, matériaux de construction, tout faisait défaut, et il fallait cependant dans les moindres délais procéder aux déblaiements essentiels, donner avant l'hiver aux habitants réfugiés dans les caves la possibilité de trouver un refuge, et assurer le logement de la population ouvrière indispensable à la reprise d'une activité économique conditionnant en grande partie la production du charbon.

« Des résultats sur l'ampleur desquels il est vain d'insister furent obtenus, mais l'essentiel reste à faire ; il faut remembrer, il faut développer la production des matériaux de construction, il faut financer, il faut reconstruire.

« Dans la Sarre, la France veut effacer les traces qui, malgré les bombardements, subsistent de l'esprit prussien. Elle veut que le génie de l'urbaniste consacre pour toujours les liens qui unissent la Sarre à la France, et dont la rupture a ruiné une population que son sens de la discipline et son ardeur au travail auraient dû maintenir à la pointe du progrès social.

« Pendant un an et demi des architectes-urbanistes français, en même temps qu'ils assumaient les tâches essentielles imposées par les déblaiements, les mises hors-d'eau et la reprise industrielle, ont travaillé sans relâche à l'élaboration des projets de reconstruction et d'urbanisme.

« Je leur ait fait confiance dans leur tâche d'élaboration, comme j'ai confiance dans la réalisation de leur plan. »

Comme vous le voyez, ils sont partis du bon pied, et avec de solides encouragements.

Mais avant de vous parler de ce que j'ai vu, je crois nécessaire de rappeler, en quelques mots, comment, historiquement, nous apparaît la région de la Sarre.

Après les dévastations de la guerre de Trente ans, l'influence française se développe considérablement dans les pays de la Sarre. De 1680 à 1685, Louis XIV, à l'apogée de sa puissance, y fonde la ville de Sarrelouis, fortifiée par Vauban, et qui restera française, avec la région avoisinante, jusqu'en 1815. De nombreux bâtiments attestent encore aujourd'hui du rôle que la France y a joué dès le XVII^{ème} siècle. Le marquis de Lénoncourt, un maître de forges lorrain, reçoit de Louis XIV, en 1685, l'autorisation de créer les Forges de Dilling; cet établissement ne cessera de se développer jusqu'à nos jours et deviendra l'un des plus importants de l'industrie sidérurgique sarroise.

Pendant trente ans, de 1680 à 1711, tout le territoire jusqu'au Rhin forme une nouvelle province française : la province de la Sarre, dont la capitale est Hambourg. L'intendant Bergeron de La Goupillière, qui l'administre, exerce une action profonde et durable.

Durant tout le cours du XVII^{ème} siècle, l'influence culturelle, politique et même économique de la France s'exercera sur la Sarre. Les princes de Nassau-Sarrebruck sont colonels dans l'armée française, tel le prince Guillaume-Henri, que le roi Louis XIV honore de son amitié en le faisant colonel du Royal-Nassau-Infanterie, créé pour lui en 1744. La langue des cours de Sarrebruck et Bliescastel est le français. Puis vient la Révolution française qui est accueillie avec enthousiasme par les peuples accablés d'impôts. Les sans-culottes de l'armée française apportent la notion nouvelle de la liberté de l'individu et balayent un système politique et social devenu suranné. Après la courte période de troubles qui marque les premières années de la Révolution française, une ère de prospérité s'ouvre. La Sarre est incorporée à la République française « une et indivisible ». Napoléon y développe les différentes branches de la vie publique et économique, fonde une Ecole des mines à Geislautern, développe le réseau routier et fait étudier la canalisation de la Sarre.

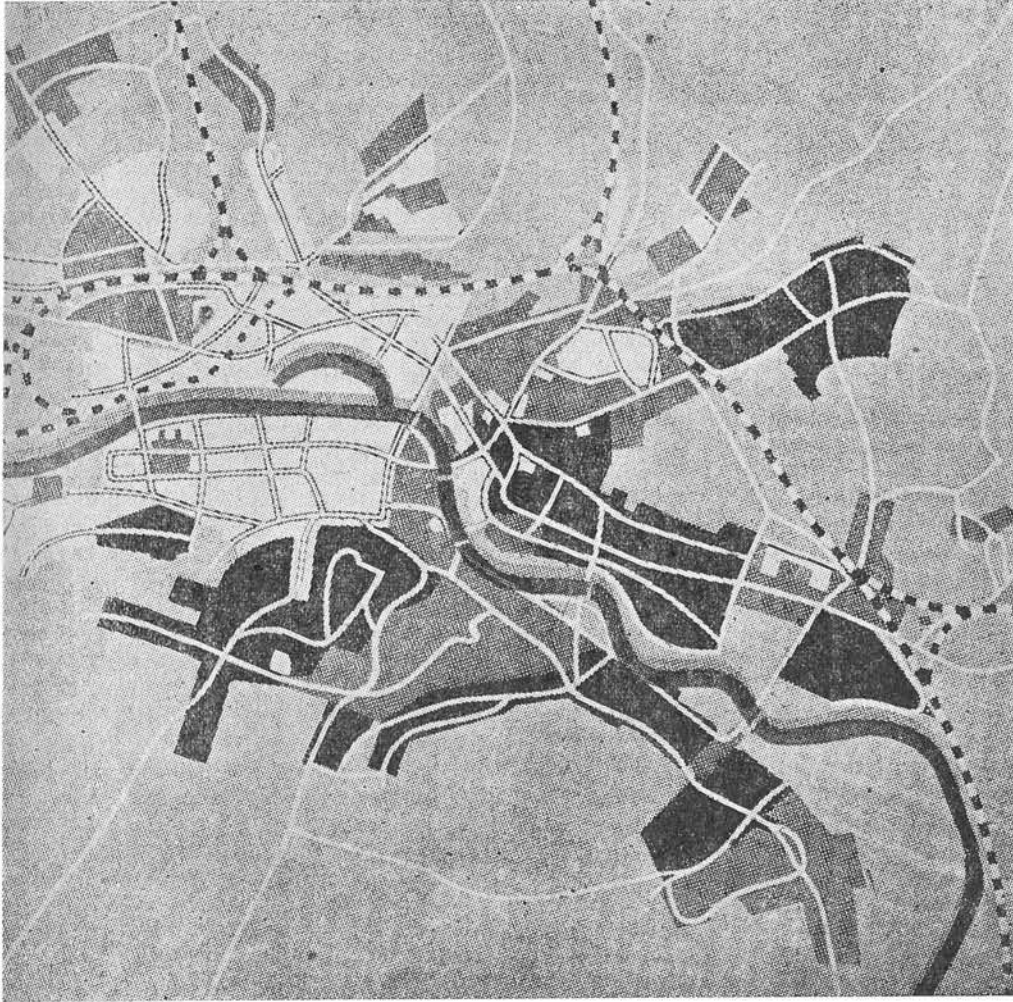
Il est remarquable de constater combien vif se maintient néanmoins l'attachement pour la France. La révolution de Juillet trouve des échos sur les bords de la Sarre. Paris continue à exercer une très grande influence sur la jeunesse sarroise. Des capitaux français affluent pour développer l'industrie ; les premiers chemins de fer de la région et la canalisation de la Sarre sont l'œuvre d'entrepreneurs et d'ingénieurs français.

Après la défaite allemande de 1918, la Sarre est dotée d'un régime exceptionnellement favorable à l'économie du pays. Pourtant, cette période heureuse se termine en 1935 par un plébiscite effectué sous la pression de la propagande nazie. La fermeture de la frontière française, qui en résulte, cause de graves troubles économiques. C'est alors la période des restrictions. Hitler et sa pro-

pagande disent : « Nous n'avons pas de beurre, mais nous forgerons des canons ! » La Sarre devient un des principaux arsenaux du réarmement qui prépare une nouvelle guerre. Elle sera le tremplin de l'invasion de la France. La propagande nazie, impudente, promet sans cesse des

les murs déchiquetés, noirs, n'ont presque jamais plus d'un ou deux mètres de haut. Pas une toiture.

La surface totale de la Sarre, dans ses limites actuelles, est de 2700 kms carrés. Sa population



Plan de Sarrebruck. — Les parties noires indiquent ce qui est encore plus ou moins debout ; les parties blanches et grises indiquent les destructions totales et partielles, respectivement.

miracles au peuple sarrois. Mais seule la promesse d'Hitler faite à Sarrebruck, le 1er mars 1935, devait être réalisée : « Laissez-moi faire, avait-il dit, et dans dix ans vous ne reconnaîtrez pas votre ville. Il y aura du soleil partout, et jusque dans vos caves ! » En 1945, les maisons sont éventrées et le soleil, en effet, pénètre jusqu'aux caves.

J'ai vu les villes détruites, par la guerre, dans la Sarre. C'est très impressionnant. A Sarrebruck,

représente 2% environ de la population française de la métropole.

En présence de l'importance des destructions, les urbanistes chargés de la reconstruction, en s'attaquant au problème posé, ont pour ainsi dire considéré qu'il s'agissait de construire un pays en partant de zéro.

Ils ont tout d'abord étudié les gisements de charbon, première ressource et de beaucoup la

plus importante de la Sarre. Ils savent, d'une manière précise, que jusqu'à une profondeur de 1000 mètres on peut extraire cinq milliards et demi de tonnes, et que jusqu'à une profondeur de 1500 mètres on peut en extraire plus de neuf milliards. Il faudrait, au rythme actuel, quatre à six siècles pour épuiser ce gisement. La France entière, avec ses douze milliards de réserve, renferme moins de charbon que la Sarre.

Ils ont étudié aussi le régime des pluies et des vents dominants, comme ils ont étudié les températures moyennes ou la démographie.

Ils savent que ce n'est que du côté masculin, à un niveau d'âge de dix-huit à quarante ans, que la population a faibli. Qu'il manque 30.000 habitants pour retrouver les 920.000 habitants d'avant la guerre.

Le problème des densités de population n'est pas le fait du hasard. De tout temps, il s'est trouvé conditionné par des mobiles divers, mais toujours bien déterminés. En particulier dans la Sarre, les zones de peuplement sont à base essentiellement économique : on s'installe et l'on vit à proximité du charbon et de l'industrie. Le problème du travail et la répartition de la population active ont été très étudiés. Pour chaque région industrielle, et par professions ou spécialités, des fichiers détaillés sont tenus à jour.

La remise en état des logements non entièrement détruits a été entreprise, et tous les logements dans les caves doivent être supprimés, je pense, à l'heure actuelle.

Le réseau d'électricité a été réétudié dans son ensemble. La puissance disponible est passée, après un an de travail, de zéro en juillet 1945 à son maximum possible de 6000 kw. Les lignes de liaison avec la France ont été remises en état, et des transformateurs équipés ont été installés.

Une des premières préoccupations a été d'assurer la réouverture des écoles. A l'arrivée des troupes françaises dans la Sarre, en juillet 1945, elles étaient toutes fermées. La réfection des bâtiments scolaires a été immédiatement entreprise, tenant compte d'un plan d'ensemble, et trois mois après, le 1er octobre, la rentrée scolaire a eu lieu dans de bonnes conditions. Environ 100.000 élèves reprenaient les cours. Pourtant soixante-douze écoles avaient été entièrement détruites, deux cents fortement endommagées, et plus de quatre-vingts étaient occupées par la troupe ou servaient à abriter les réfugiés.

On s'est occupé, immédiatement aussi, des établissements hospitaliers. L'état des hôpitaux était fort précaire. Sur 7000 lits, que comptaient quarante-deux hôpitaux avant la guerre, 1400 étaient complètement détruits et 1500 étaient requis. Il fallait agir vite. Mais, malgré cela, le problème a été revu en entier, tout en procédant

aux travaux d'urgence. Les services médicaux reprenaient rapidement leur activité, et la santé publique était protégée comme il le fallait.

La remise en état des églises se poursuit parallèlement à tout le reste. Le souci qui domine est de ne jamais perdre de vue l'ensemble du problème.

Des écoles d'art ont été ouvertes, où l'on apprend l'architecture, la décoration, la peinture et la sculpture. J'ai visité la plus importante de ces écoles, les résultats obtenus sont excellents et témoignent de la qualité des professeurs français.

Le réseau routier sarrois est assez développé et son importance est satisfaisante. Mais il n'en va pas de même de sa qualité. A l'encontre de ce qu'on pourrait penser, la qualité du personnel « Ponts et Chaussées » formé par le Reich est nettement inférieure à celle du personnel français. Les tracés en plan et en profil sont défectueux, et la largeur des emprises toujours insuffisante. En un mot, le réseau n'offre pratiquement nulle part les caractéristiques d'un réseau « moderne ». Le développement de la circulation automobile, en Allemagne, était très en retard avant la guerre par rapport à la France. Pour éviter les agglomérations dans les deux vallées industrielles de la Sarre, deux des grandes routes principales seront doublées.

Le réseau des chemins de fer de la Sarre a beaucoup souffert de la guerre. Au 1er juin 1945 le pourcentage des lignes exploitées n'était que de 42, par rapport au temps de paix. L'effort considérable de remise en état a porté ce pourcentage à 90 en décembre 1946. Là encore, tout a été étudié à fond. Jusqu'à la densité des déplacements.

Le déblaiement de la rivière Sarre exige à lui seul un grand travail. Il se poursuit sans relâche. Mais les possibilités de trafic sont encore assez réduites.

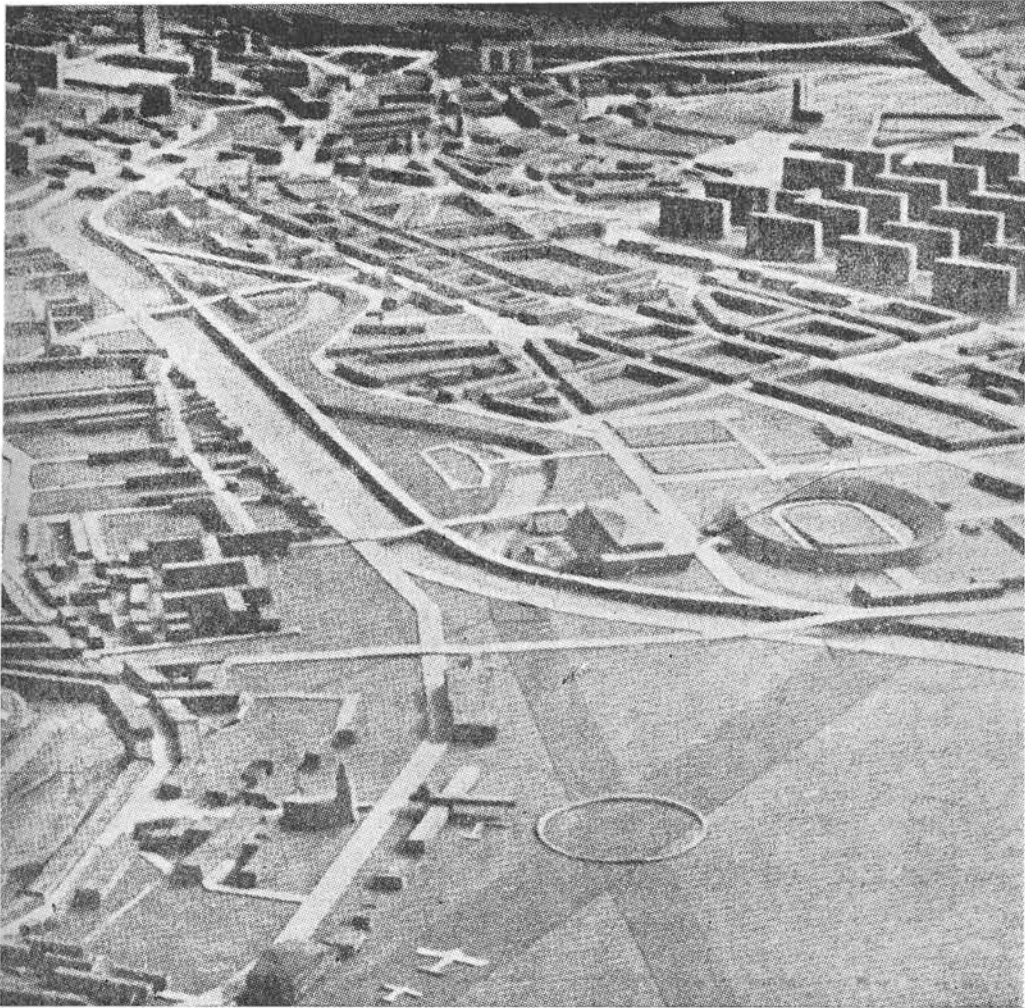
La circulation aérienne ne met plus Paris qu'à une heure de Sarrebruck, étape de lignes européennes. L'équipement de son aéroport est presque terminé : pistes d'envol, construction des hangars et des ateliers de réparation.

Aucune question ne paraît avoir été négligée. L'équipe qui a été chargée de ce travail, qu'il s'agisse de l'étude d'ensemble ou de travaux urgents, s'est accrochée à l'ouvrage avec toute la volonté que donne l'enthousiasme. Leur tâche résume les hésitations que comportent des problèmes de cette envergure, et est le résultat d'un dépouillement compliqué, qui ne s'obtient qu'après avoir consulté des milliers et des milliers de documents.

Voici une maquette de Sarrebruck, comme vue par avion. La logique et l'harmonie se confondent.

En haut, à droite, les bâtiments de l'administration. Autour, les maisons d'habitation. En banlieue, les usines. Au premier plan, le terrain d'aviation, et les terrains de sport. Comme vous avez pu le voir, la ville dans son ensemble est desservie par une voie principale de circulation, et la Sarre,

clarté d'esprit qui a présidé à tous les projets entrepris. Un croquis du centre de Sarrebruck, où la perspective des grandes avenues nous assure que les embouteillages de voitures n'auront plus lieu ; et un simple croquis d'un grand hôtel qui sera construit au centre de Sarrebruck et qui



Maquette du « projet Sarrebruck ».

sur le côté de la ville, dessert les usines. On a le sentiment très net que la vie privée et le travail pourront enfin se conjuguer harmonieusement, et tenant compte surtout des conditions dictées par la vie d'aujourd'hui. Chaque ville importante, ou chaque cité industrielle ont été étudiées de la même façon.

Enfin je vais vous montrer deux croquis en perspective qui traduisent, d'après moi, la

laisse pressentir le style architectural des grandes constructions.

* * *

Pour bien préciser le point de vue qui a présidé à tous ces travaux, je vais maintenant vous lire un texte rédigé par les architectes eux-mêmes. Le voici :

« En abordant la partie constructive de notre

étude nous avons donc sous les yeux l'élément négatif, *ce qui est défectueux*, et nous proposerons toute mesure pour y porter remède. Une véritable amélioration exige toujours des mesures radicales, des transformations de base.

« Nous donnerons donc à la conception du plan la plus grande part de notre effort :

1) Travail objectif, s'appliquant à tirer des données fondamentales des directives rationnelles.

2) Travail subjectif, résultant d'une position en face des nécessités de progrès social et de culture humaine, et d'un sentiment acceptant pour la beauté de notre temps des canons esthétiques nouveaux.

« Ces deux mouvements de la sensibilité ou de la raison s'interférant sans cesse au cours du travail, nous aboutissons à un parti dont les grandes lignes seraient les suivantes :

« *Accentuer l'évolution de la ville* en fonction de sa région, accentuer sa qualification comme « capitale-régionale administrative » de production métallurgique, d'extraction charbonnière, d'échanges internationaux (foire, bourse, chambre de commerce franco-sarroise), centre de contacts intellectuels et d'information (Radio Sarrebruck), réaliser l'unité de la ville par le plan (création d'un centre urbain).

« *Remodelage fonctionnel* : réviser les rapports des quartiers, mise en ordre, zoning.

« *Assainissement* : choix des terrains favorables à la vie future, aération de la ville, déclassement de la surface d'ombre permanente, des industries intra-muros, etc...

« *Modélage démographique* : augmentation de la concentration par unité d'habitation, création d'un réseau cohérent de circulation, sélection des trafics, poids lourds, voitures, piétons, espaces calmes, voies de grande traversée sans croisement (deux niveaux), révision des transports en surface, visage urbain de la ville nouvelle, valorisation des zones inexploitées.

« *Architecturer la ville, le quartier des usines, éléments de beauté moderne, promouvoir le style constructif, ville sur portique, ville parc.* »

Et, enfin, un texte de Thomas de Choisy, ingénieur du roi, qui fut chargé, le 12 juillet 1679, à la suite d'une tournée de Louvois et de Vauban, « de faire un tour le long de la Sarre, pour voir si l'on ne trouverait point, tant en deça qu'en delà de cette rivière, quelque lieu commode pour y construire une bonne place... »

Choisy, qui a déjà à son actif les études préparatoires pour le choix de l'emplacement de Longwy, adresse, dès le mois d'octobre, un rapport détaillé à Louvois.

Avec une précision géniale, la vision du futur Sarrelouis se dessine dans l'esprit de Choisy, qui écrit : « ... A une petite lieue au-dessus de Vaudrevange, il y a une abbaye de dames que l'on nomme Fraloutre... »

« C'est une des plus belles et des plus heureuses situations que j'ai encore vues et l'on y peut faire une des meilleures places de France, que j'estime incomparablement mieux que Thionville pour la défense... »

« Les matériaux pour bâtir se prendront à demi-lieue, par bateau, en montant et descendant ; et les pierres, en ce pays-là, sont belles, toutes d'un gré rouge ; la chaux et le sable y sont communs et bons, et le bois, à demi-quart de lieue ou un quart au plus... »

Après avoir pris connaissance du rapport, Louvois transmet à Choisy les félicitations du roi et lui demande un devis. Il met également Vauban au courant des projets du roi. Vauban exprime son approbation en ces termes :

« Pour moi, je ne vois rien de plus nécessaire que cette place, ni de mieux trouvé que le poste de Fraloutre de la manière que M. de Choisy le dépeint. C'est une vraie situation d'écolier, sur laquelle il n'y a qu'à figurer tout ce qu'on voudra ; le plan qu'il en envoie paraît fort approchant de la raison ; c'est-à-dire qu'on y peut faire un hexagone, comme celui qu'il marque, ou, du moins, un pentagone... »

Le 9 novembre, Louvois annonce à Vauban que : « Le roi a résolu la construction d'une place à Fraloutre, où le sieur de Choisy est présentement pour y faire un projet... »

A partir de ce moment, l'affaire est menée tambour battant.

Le 11 décembre, Louvois peut annoncer à Choisy que le roi lui donne par avance le gouvernement de Fraloutre. Dans les premiers jours de février, on décide à la Cour que la nouvelle place sera appelée Sarrelouis.

La première pierre a été posée le 5 août 1680, et Louvois, après avoir renseigné le roi sur les travaux qui viennent de commencer à Sarrelouis, conclut ainsi son rapport : « La situation de cette place est belle au dernier point, et je ne doute point qu'elle ne soit en l'année 1682 une des plus belles que Votre Majesté ait sous son obéissance... »

Le 7 juillet 1683, Louis XIV, la reine, le dauphin et le duc d'Orléans, avec la Cour, se rendent à Sarrelouis par Vaudrevange.

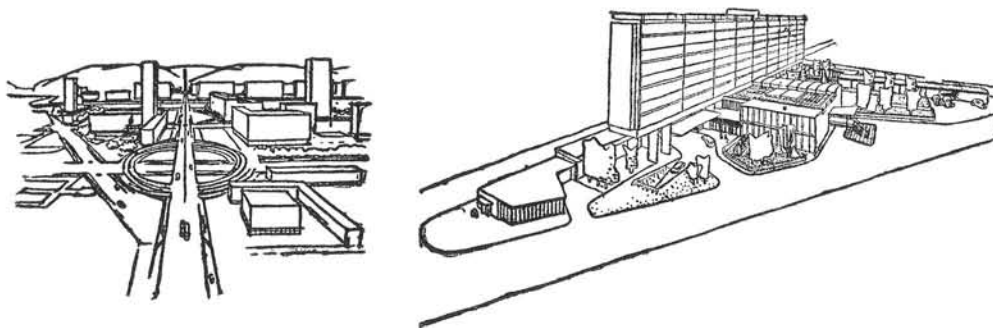
En 1690, la ville est considérée comme terminée, et le coût global en est de cinq millions de francs.

Vaudrevange qui, du fait du voisinage de Sarrelouis, périclitait économiquement, a perdu toute raison d'existence. Aussi sa démolition

fut-elle décidée, ses cinq cents habitants durent émigrer pour s'installer dans la nouvelle cité.

Il est intéressant de juxtaposer les deux conceptions à trois siècles d'intervalle. Nous voyons que l'urbanisme n'est pas une préoccupation récente.

Ce n'est qu'au début du machinisme que l'urbanisme nous semble avoir été négligé. On avait cessé, semble-t-il, de regarder devant soi, surpris par l'avènement de la machine, ne s'y adaptant qu'au jour le jour.



Deux croquis du Sarrebruck de demain

(à gauche, perspective des grandes avenues. A droite, un grand hôtel, sous lequel une route passera).

Aristote avait déjà dit : « Une ville doit être bâtie de façon à donner à ses habitants la sécurité et le bonheur ».

Platon fait dire à Diotime : « La plus belle et la plus haute des formes de la sagesse est celle qui s'emploie à l'organisation des cités et des familles ».

Mais aujourd'hui, plus que jamais, il est indispensable de regarder devant soi si on ne veut pas être débordé par les événements. La leçon du passé ne me paraît valable que mise au service du présent, et surtout des jours à venir. C'est l'évidence même. Les Commandements de Dieu, eux aussi, sont écrits au futur.

ANDRÉ VIGNEAU.

Dieu et César

Conférence de

M. Constantin P. Rodocanachi

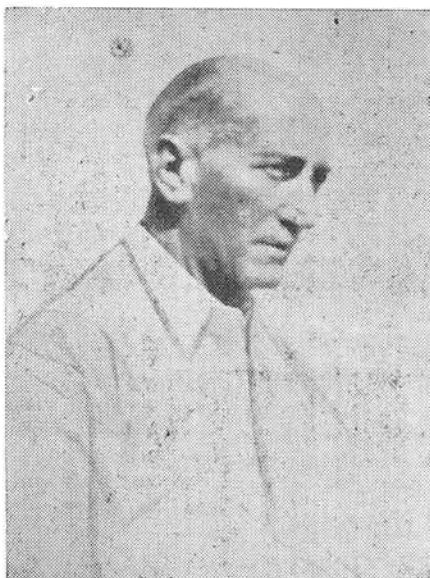
*Donnée en la Salle du Parnasse d'Athènes, sous les auspices
de la Ligue Franco-Hellénique, le 3 décembre 1947*

Mesdames,
Messieurs,

Notre époque a vu se dresser un monstre, l'Etat tentaculaire. Ce monstre enserre de tous côtés l'individu de ses longs bras, dont certains ont la souplesse de la couleuvre et d'autres la force du boa. Il commence par s'insinuer partout et finit par étouffer ceux qu'il enserre. Ses tentacules se glissent entre l'individu et ses enfants; ils lui mettent l'outil à la main, dirigent la charrue du paysan, mettent en marche les machines de l'industriel; rythment les battements de tous les cœurs, dirigent les plumes et les burins; tiennent l'équerre de l'architecte. Leur terreur abêtit la pensée, bâillonne la parole. Leur hantise courbe toutes les tailles et force l'homme à ramper, mais, même rampant, l'homme ne peut tomber à genoux, si ce n'est pour adorer le César tentaculaire; nul ne peut parler, si ce n'est pour vanter César; nul ne peut travailler qu'aux travaux de César; nul ne peut jouir de son labeur que par ordre de César, car tout appartient à César: et la femme de l'homme, et l'enfant de l'homme, et l'esprit et le cœur de l'homme.

Ce César tentaculaire se veut maître des consciences où se reflète Celui qui nous fit à son image, nous ayant doués, seuls de tous les êtres vivants, de la vision de l'Esprit conçu comme sens dernier de l'Univers, créateur et ordonnateur de tout ce qui est.

En s'attribuant ce dernier pouvoir, le César moderne a envahi le royaume de Dieu.



M. CONSTANTIN P. RODOCANACHI

Au cours de l'Histoire, nous constatons que les sociétés ont eu une tendance, instinctive pourrait-on dire, à prendre tout d'abord la forme théocratique. Tel était le cas de la société juive. Le Temple entendait régir le temporel autant que le spirituel et, à l'époque de Jésus, considérait impure la monnaie à l'effigie de Tibère, avec laquelle était payé l'impôt exigé par Rome.

C'est contre cette attitude que le divin Maître lança son lumineux: «Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu», qui trace à tout jamais la ligne frontière entre le royaume de César et le royaume

de Dieu, entre le devoir civique de l'homme pris comme citoyen et le droit inaliénable de sa conscience de ne relever que de Dieu.

Ce précepte a souvent été mal appliqué. Il faut même reconnaître qu'il y eut des époques où l'Eglise elle-même fut trop indulgente à des tyrannies qui se réclamaient trop facilement d'un droit divin; il faut aussi reconnaître que, comme seul guide légitime des consciences, l'Eglise eut parfois une certaine tendance à étendre son pouvoir spirituel jusqu'à empiéter sur le temporel. Mais, le spirituel dominant naturellement et suréminamment le matériel, ces errements passés ne peuvent nullement être comparés aux empiètements actuels de l'Etat totalitaire non seulement sur la vie économique et sociale de l'individu, mais aussi sur sa vie spirituelle.

Ce n'est que d'hier que nous entendons parler de l'homme exclusivement considéré comme

pièce de la machine-Etat. Il ne s'agit même pas d'un travail de forçat qui ne doit que ses muscles au garde-chiourme. Dans la nouvelle conception de l'Etat, l'homme lui doit aussi sa pensée. Quant à son âme, elle est niée, parce que la notion d'âme est si indissolublement liée au rappel du divin qui est dans l'homme que le matérialisme social n'en veut pas et ne pourrait pas en vouloir sans se condamner lui-même.

Si la Révolution française est prise comme point de départ de la société moderne, il faut lui reconnaître le mérite, malgré ses excès et ses errements, d'avoir hautement proclamé la Liberté, l'Egalité et la Fraternité humaines.

Dieu pouvait y avoir et, en fait, y a eu très vite sa place, parce que la liberté ainsi que la fraternité ne peuvent être que de Dieu. Si l'égalité semble pouvoir être d'origine exclusivement matérielle, s'agissant d'une répartition égale des biens produits par la nature ou par l'industrie de l'homme, on s'aperçoit, en allant plus au fond des choses, qu'il ne peut être d'égalité entre hommes que sur le plan divin. En effet, une exacte répartition des biens — d'ailleurs irréalisable en pratique — ne serait encore qu'inégalité fondamentale. Il ne pourrait s'agir, en dernière analyse, que d'une égalité quantitative négligeant l'élément qualitatif individuel. Sans entrer dans le détail, il suffit pour démolir tout l'échafaudage de l'égalité basée uniquement sur une égale distribution des biens matériels que chacun se replie sur sa conscience et se demande s'il se sent l'égal de celui qui est aussi bien logé, aussi bien nourri, aussi bien vêtu que lui. Ne nous sentons-nous pas plutôt les égaux de ceux qui pensent, qui sentent et croient ce que nous sentons, pensons et croyons, quelle que soit la différence de bien-être matériel qui puisse exister ?

Sur ce point, j'en appelle à votre expérience. Où avez-vous mieux senti l'égalité humaine ? N'est-ce pas dans les églises ou les temples ? Et ceci ne prouve-t-il pas qu'il ne peut y avoir égalité que dans l'ambiance divine ?

Vouloir ignorer le spirituel dans la société des hommes est proprement vouloir ignorer ou pénicieusement nier le seul ordre social conforme à la nature humaine. C'est vouloir créer une société monstrueuse, toute faite d'ilotes productifs mais endoloris par la compression de la liberté de penser, de sentir, d'imaginer et d'exprimer ses pensées, ses sentiments et ses imaginations, c'est-à-dire tout ce qui distingue l'homme de la bête.

Au cas même où l'égalité pourrait naître de cette compression, il est clair que la liberté et la fraternité en seraient exclues, écrasées par un automatisme de ruche ou de fourmilière où ce

qui fait essentiellement l'homme n'aurait pas de place.

Et, pourtant, c'est l'idéal que l'Etat totalitaire nous propose : ne croire, ne penser, ne faire que ce qu'il ordonne.

Il s'agit manifestement de l'envahissement non seulement sacrilège, mais ruineux par César du royaume de Dieu. Il s'agit d'une méthode satanique d'étriquement de l'être humain, d'une tentative de refoulement de ses plus hautes facultés, celles qui reflètent en lui le divin et qui ont fait les grands philosophes, les grands savants, les grands poètes, les grands artistes et les grands saints, qui n'ont cessé d'enrichir la pensée et le cœur de l'homme.

*
* *

C'est contre cette usurpation du trône de Dieu dans l'âme humaine que la puissance spirituelle, représentée par les religions organisées, pour ne pas encore parler de l'Eglise du Christ, ne peuvent que s'insurger à moins de se trahir elles-mêmes. Les religions, toutes les religions, gardiennes traditionnelles du trésor suprême, la hantise du mystère dernière des choses qui fait la dignité de l'homme et le distingue essentiellement des autres êtres vivants, ne peuvent pas tolérer l'usurpation par César de la pensée humaine. Car, à tout prendre, qu'entend-on par le mot religion ? Le mot est déjà un commencement de définition. Toute religion est ce qui lie un groupe d'hommes dans une forme commune de culture de tout ce qui transcende le matériel dans la nature humaine et d'hommage à Dieu, comme foyer de l'esprit. En d'autres termes, toute religion est une poésie de la vie, une création de valeurs spirituelles transposant sur un plan supérieur la vie animale que l'homme sent n'être qu'une partie de lui-même et, comme telle, ne pas satisfaire à tous ses besoins.

Toute religion, par conséquent, ne peut que répondre au César tentaculaire : « Seul le matériel est de ton ressort dans les limites du respect de la liberté individuelle ; le spirituel ne l'est pas. La pensée de l'homme n'est pas à toi. La pensée de l'homme est à Dieu ».

Si telle est l'attitude religieuse, cette attitude n'a pu qu'être, à un titre suréminent et avec une autorité toute particulière, celle de l'Eglise du Christ qui a si nettement défini le droit de César et celui de Dieu. Aussi l'Eglise, outrée malgré sa légendaire patience, se dresse-t-elle aujourd'hui devant César et lui dit-elle : « En envahissant le royaume de Dieu, tu as commis le crime irrémissible, le crime contre l'Esprit. Haut les mains ! L'homme est libre. Tu ne peux légiférer que comme l'élu d'hommes libres de t'élever sur le pavois ou de te faire rentrer dans la

voile. Si tu t'imposes par la force, ta force est maudite et n'oblige personne».

Mais l'Eglise, avant d'agir, mûrit longuement ses desseins. Déjà Léon XIII, dans son encyclique *Rerum Novarum*, où il semble avoir prévu ce qui devait advenir quelque trente ans plus tard, nous a dit : « Cette dignité de l'homme, que Dieu lui-même traite avec tant de respect, il n'est permis à personne de la violer impunément... bien plus, il n'est pas loisible à l'homme de déroger spontanément à la dignité de sa nature ou de vouloir l'asservissement de son âme, car il ne s'agit pas de droits dont il ait la libre disposition, mais de devoirs envers Dieu ».

« L'homme, nous dit encore Léon XIII, embrasse par son intelligence une infinité d'objets ; aux choses présentes, il ajoute et rattache les choses futures ; il est le maître de ses actions. Aussi, est-il en quelque sorte à lui-même et sa loi, et sa providence. C'est pourquoi il a le droit de choisir les choses qu'il estime les plus aptes à pourvoir non seulement au présent mais encore au futur. Il doit donc avoir sous sa domination non seulement les produits de la terre, mais encore la terre elle-même, qu'il sait appelée à être par sa fécondité la pourvoyeuse de son avenir. »

Et ailleurs :

« Ce n'est pas des lois humaines, mais de la nature qu'émane le droit de propriété individuelle ; l'autorité publique ne peut donc l'abolir ; tout ce qu'elle peut, c'est en tempérer l'usage et le concilier avec le bien commun. »

Et ailleurs encore :

« Il est dans l'ordre que ni l'individu ni la famille ne soient absorbés dans l'Etat. »

Telle est l'attitude de Léon XIII — au génie reconnu par les plus incroyants — devant le problème des relations de l'Etat et de l'individu.

A trente ans de distance, c'est déjà la condamnation de l'Etat totalitaire, alors inexistant, par une voix où résonne le timbre des grands prophètes d'Israël.

Plus tard, quand ses prévisions se seront réalisées, c'est un de ses successeurs qui entreprendra la lutte contre le totalitarisme d'Etat mis, comme il ne pouvait que l'être, sous le signe du matérialisme économique.

Dans son encyclique *Divini Redemptoris*, datée de l'année 1937, le pape Pie XI se dresse à son tour contre le monstre du totalitarisme : « Le nouvel Etat, nous enseigne-t-il, ne reconnaît à l'individu dans ses relations avec l'ensemble aucun des droits naturels de la personne humaine. Celle-ci n'est plus considérée que comme un engrenage dans l'ensemble de la machine sociale...

pour appuyer un leurre d'égalité, la hiérarchie naturelle établie par Dieu, y compris celle des parents sur leurs enfants, est rejetée... il n'y a de hiérarchie que dans l'économique... l'homme n'étant considéré que comme producteur, l'ordre moral et le principe d'autorité deviennent fonction du système économique et, par conséquent, ne sont basés que sur un fondement nécessairement variable et instable... mais la loi naturelle ne peut pas être ignorée impunément. Elle ne peut être remplacée que par la terreur sans que celle-ci puisse, d'ailleurs, mettre un frein à la décomposition morale et sociale. »

Il était toutefois réservé au grand cerveau et au grand cœur qui préside aujourd'hui aux destinées de l'Eglise catholique, au pape Pie XII, en qui la profondeur et la pureté doctrinales s'allient à un surprenant génie et à une longue expérience politiques, de se mettre à la tête de la croisade anti-totalitaire.

Dès le commencement de la dernière guerre, où toutes les grandes puissances totalitaires s'étaient entendues à l'origine pour se trahir plus tard, et dont les survivants ou nouveaux satellites paraissent trahir la paix, Pie XII lançait sa lumineuse encyclique *Summi Pontificatus*.

Je suis sûr que vous me serez reconnaissants de citer quelques-unes de ses lumineuses paroles :

« Si l'Etat s'attribue et ordonne à soi les initiatives privées, celles-ci, régies comme elles le sont par des règles internes délicates et complexes, garantissant l'obtention du but qui leur est propre, ne peuvent qu'être lésées au détriment du bien public lui-même, du fait qu'elles se trouvent exclues de leur milieu naturel, autrement dit de leurs propres responsabilités et de leurs activités privées. »

« Même la première et essentielle cellule de la société : la famille, avec son bien-être et son accroissement, courrait alors le risque d'être considérée exclusivement sous l'angle de la puissance nationale ; et l'on oublierait que l'homme et la famille sont antérieurs à l'Etat... »

« Aujourd'hui, tous observent avec effroi l'abîme où ont mené les erreurs que nous venons de dépeindre, avec leur mise en pratique et leur conséquences. Elles sont tombées les orgueilleuses illusions sur un progrès indéfini, et, celui qui ne serait pas encore réveillé, le tragique présent le secourrait avec les paroles du prophète : sourds, entendez, et aveugles, regardez... ce qui semblait extérieurement de l'ordre n'était que désordre envahissant... »

« Les énergies qui doivent renouveler la face de la terre, tant dans la vie nationale qu'internationale, doivent venir du dedans de l'esprit. »

« L'Eglise prêche et inculque le respect envers l'autorité terrestre qui tient de Dieu sa noble

origine ; elle s'en tient à l'enseignement du Maître divin qui a dit : Rendez à César ce qui est à César.»

Après avoir fait cette magistrale critique du régime intérieur totalitaire, le grand diplomate que fut pendant de nombreuses années celui qui occupe la chaire de Saint-Pierre en examine l'action sur le plan international et décrète :

«Qui ne voit que l'affirmation de l'autonomie absolue de l'Etat laisse au gré de la volonté des gouvernants la stabilité des relations internationales et enlève toute possibilité de véritable union et de collaboration féconde en vue de l'intérêt général.»

Paroles vraiment prophétiques, prononcées en pleine guerre, mais où se dessine déjà la menaçante confusion de notre douloureuse après-guerre.

Qui ne voit, en effet, que le totalitarisme, quelle que soit son origine, quelles que soient ses modalités et ses professions de foi politiques, empoisonne, au moment où je vous parle, « les relations internationales et enlève toute possibilité de véritable union et de collaboration féconde en vue de l'intérêt général.»

Ce n'est pas nous, les Grecs, qui pourrions mettre en doute les conséquences prévues par Pie XII de l'action néfaste du totalitarisme.

Nous en sommes les plus tragiques victimes tant à l'intérieur que sur le plan international. Victimes pendant la guerre du fascisme et du nazisme, nous le sommes, de nouveau, du totalitarisme internationaliste dont le bélier bat nos frontières tandis que ses sicaires nous poignent dans le dos parce que nous avons commis le crime, impardonnable à ses yeux, de rester fidèles à l'idéal démocratique dont nous sommes les millénaires auteurs, hérauts et champions !

Saigne, pauvre Grèce ! rachète, nouvel agneau sacrifié et sous les regards d'un monde émasculé par trop d'horreurs récentes pour réagir contre les horreurs actuelles, rachète par ton sang le crime totalitaire qui, pour toi, est le crime de Caïn, car contre toi se sont tes frères d'armes d'hier qui lèvent aujourd'hui leur couteau !

Si tout ce sang que nous avons versé, tout ce sang que nous versons au moment où nous espérons pouvoir soigner nos plaies, ne nous donne aucun droit, paraît-il, aux yeux des témoins de notre nouvel holocauste, qu'il nous serve au moins de leçon.

Qu'il nous apprenne, au moins, que le totalitarisme matérialiste et internationaliste ne peut être

efficacement combattu que par une force supra-nationale mais, celle-ci, exclusivement spirituelle.

* * *

Il faut se dresser contre la matière.

Il faut que les religions, toutes les religions, chacune avec ses modalités particulières, mais toutes s'appuyant sur Dieu comme seul inextinguible foyer de l'Esprit, se dressent toutes en-



S.S. Pie XII

semble et de toute leur taille contre la conception matérialiste de la société humaine. Il faudrait surtout que, négligeant le contingent pour l'essentiel, elles n'hésitent pas parce que l'initiative du mouvement a été déjà prise par le Catholicisme romain. Il ne faudrait pas que des rancunes historiques, des querelles de clocher, des malentendus quelque séculaires qu'ils soient empêchent de faire front contre l'ennemi commun.

Devant l'effroyable débâcle qui menace l'humanité, devant l'assaut, partout visible, du matérialisme social, le temps n'est plus pour les divergences et les fureurs théologiques, pour les querelles de l'«Omoï-Oussion» et de l'«Omœusion», dans les murs de Byzance près de s'écrouler.

Pour sauver l'Esprit ne nous occupons pas pour le moment de la procession du Saint-Esprit. Si ces querelles sont nécessaires, et on ne voit

vraiment pas pourquoi elles le seraient, elles pourraient être réglées plus tard, quand l'essentiel — la dignité humaine dans le travail et la pensée libres — aura été sauvé.

Que l'initiative du Saint-Siège ne froisse aucune susceptibilité et ne refroidisse aucun zèle, car elle dérive de la logique des réalités historiques et actuelles.

Il est naturel que le Catholicisme romain soit le premier à relever le gant jeté par le matérialisme social et politique dans l'arène internationale, le Catholicisme étant la plus universelle ou, plutôt, la plus internationale des disciplines religieuses. L'orthodoxie orientale, sous l'influence du traditionnel particularisme grec, est, de par son esprit et sa constitution, divisée en Eglises nationales sous un chef spirituel unique, le Patriarche de Constantinople, mais qui n'a pas de pouvoirs hiérarchiques en dehors des diocèses qui lui sont directement rattachés. Le Protestantisme est non seulement divisé en congrégations nationales, mais aussi subdivisé en une infinité de sectes volontairement sans chef hiérarchique ni même spirituel. Ceci résume en grandes lignes l'état de la Chrétienté. Mais ce qui est vrai d'elle est encore plus vrai des autres religions. L'Islamisme et le Judaïsme, admirablement monothéistes, le Bouddhisme, hautement spiritualiste, pour ne parler que des religions qui donnent un sens spirituel à l'Univers, sont également dépourvus d'une autorité centrale exerçant son autorité indépendamment des pays et des races où ces religions prédominent.

Seule l'Eglise catholique romaine a cette qualité supra-nationale et supra-raciale. Cette qualité en fait naturellement le champion du spiritualisme international et inter-racial contre le matérialisme d'Etat, que celui-ci soit nationaliste ou internationaliste.

L'enjeu est si important que ce serait folie de reprocher au Saint-Siège son initiative ou, tout en ne la lui reprochant pas, de lui refuser notre collaboration.

L'attitude d'Achille retiré sous sa tente a été l'occasion du plus beau poème de tous les temps, mais n'a pas sa place en politique. Quels que soient les reproches que l'on puisse faire au Catholicisme, — *et nous, les Grecs, lui en avons adressé beaucoup au cours de notre Histoire*, de même que notre Histoire nous en adresse beaucoup à nous-mêmes, — il faut reconnaître que Rome vient de se dresser de toute sa taille immense contre le monstre tentaculaire dont j'ai évoqué l'horrible image au début de mon discours.

Au cours de récentes élections dans maints pays encore libres — en France, en Belgique,

en Hollande, en Italie, en Allemagne, d'où je viens, — ce sont des partis nés sous le signe de Rome qui ont endigué le flot du matérialisme social et politique. En Allemagne, j'ai même constaté une collaboration chrétienne entre Luthériens et Catholiques, et c'est ainsi que même à Berlin, zone de quadruple occupation, et ailleurs, dans des conditions encore plus défavorables, le monstre tentaculaire a été tenu en échec.

Nous savons tous que grâce à l'audace novatrice du Souverain Pontife formant un Sacré-Collège où les cardinaux sont en majorité non-Italiens — chose qui ne s'était jamais vue depuis plusieurs siècles — le Catholicisme a du coup considérablement étendu son influence sociale dans les citadelles du Protestantisme, l'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique. Et, partout où l'influence catholique s'étend, nous constatons un arrêt du monstre.

S'il faut rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, nous devons reconnaître au Catholicisme, dont le chef occupe le trône de César et parle au nom de Dieu, le mérite d'avoir prévu, par la voix de Léon XIII, l'apparition du monstre et d'avoir, par l'initiative de Pie XII, organisé la lutte contre lui sur le plan international, qui est celui où il se présente maintenant et qu'il veut couvrir de son corps immensément extensible qui sait prendre toutes les formes et s'insinuer dans toutes les fissures.

Nous, Grecs, avons payé trop cher pour le savoir.

Sous différents déguisements, le totalitarisme matérialiste s'est insinué par les fissures de nos montagnes et par celles de nos partis politiques. Il a profité de notre victoire défaite et de notre Résistance ; il a suivi dans l'exil ce qui restait de notre armée et de notre marine ; il a dévoyé beaucoup de consciences ; il a terrorisé celles qui ne pouvait pas l'être ; il a désagrégé nos familles ; il a souillé nos écoles et même certaines de nos églises. Masquant sous une idéologie humanitaire et égalitaire une perverse volonté de puissance, il a égorgé et il égorge ceux qui la découvrent sous le masque.

Seul un front sans fissure peut lui être utilement opposé, et le seul front qui puisse être sans fissure est celui de l'Esprit qui, n'étant pas matière, seul peut être un et indivisible. Le libéralisme politique vit de ces divisions ; la vraie démocratie implique des divergences d'opinions, l'économie libre est faite d'intérêts divers et de concurrence, toutes causes de progrès mais aussi de failles dans la masse sociale. Dans une société libre, seul l'Esprit colmate ces failles.

Vouloir opposer au totalitarisme internationaliste et matérialiste un totalitarisme matérialiste mais nationaliste ne serait que contaminer un

corps sain au contact d'un corps malsain. Avilir l'individu pour étayer l'ensemble, aussi sainte que soit la cause, ne serait que prescrire un remède aussi dangereux que le mal. Ce serait sacrifier l'Esprit dans le vain espoir de sauver le corps. Ce serait trahir la vérité pour ne gagner qu'un provisoire répit.

L'Esprit refuse de pareilles compromissions.

Au matérialisme politique internationaliste, ne peut être efficacement opposé que le spiritualisme politique supra-national.

Opposer le front commun de l'Esprit contre le front commun du matérialisme semble être la seule défense qui, comme toute bonne défense, doit être à son tour offensive.

Mais comment organiser ce front commun ailleurs que sur le plan religieux, toute religion n'étant, en dernière analyse, qu'une doctrine et une discipline spirituelles encadrant, soutenant et dominant tous les actes de la vie pour leur donner leur règle morale et leur vraie valeur dans l'ensemble de l'action humaine.

Quand Jésus a dit que l'homme ne vit pas que de pain, il a dit, comme il ne pouvait que le faire, une vérité divine, car, si le pain de l'homme n'est pas gonflé par le levain de l'esprit, il est cause de mort et non de vie. Un pareil pain fait de l'homme un loup pour l'homme, dans le conflit des appétits sans frein, ou un fauve producteur sous le fouet de l'Etat-dompteur. Et nous savons tous qu'à la longue le dompteur est dévoré par le fauve.

Dans les deux cas, l'homme n'est plus un homme. La vraie démocratie, pour ne pas être anarchique, ne peut vivre que sur le signe de l'Esprit. L'Etat autocrate n'assure l'autorité nécessaire qu'en faisant un fantoche de celui qui fut créé à l'image de Dieu ; de celui qui a trouvé la distinction entre le bien et le mal ; de celui qui a su discerner le beau du laid, le vrai du faux, toutes valeurs spirituelles qui détachent l'homme, et uniquement l'homme, de l'ensemble de la vie animale.

C'est à cette vérité que s'oppose la doctrine funeste que l'homme est sans âme et sans Dieu, et ne vit que de pain. Partout où cette doctrine est appliquée, le pain de l'homme est amer, sans qu'il paraisse être plus abondant ; il est amer parce qu'aucun idéal ne vient l'adoucir et parce que la sueur de l'homme est celle de l'ilote, sans dignité individuelle et sans ciel vers lequel relever la tête courbée sur la charrue ou l'outil.

C'est contre ce sacrilège abêtissant de l'homme que l'Eglise catholique s'est dressée avec sa forte organisation, sa souple discipline et, surtout, sa catholicité supra-nationale, ou, en d'autres termes,

avec les mêmes armes que celles de l'ennemi qu'elle combat.

Elle ne l'a fait dans aucun but politique, car la politique est du siècle et elle, comme toute autre religion, travaille au nom et sur le plan de l'Eternel. Elle ne l'a fait que parce que, représentant le divin dans l'homme, elle ne peut permettre à aucun César de l'ignorer, de l'étouffer et encore moins de le nier pour mieux plier l'homme à son joug.

Dans cette lutte qu'elle a entamée, elle a droit au concours de tous ceux qui ont le souci de la liberté et de la dignité humaines, quelle que soit leur race, leur religion ou leur préférence confessionnelle.

Quand le principe même du spirituel est attaqué, il est de l'intérêt encore plus que du devoir de tous ceux qui se considèrent autre chose que des outils humains à la disposition d'un Etat ordonnant leurs pensées autant que leur labeur de serrer les rangs autour de la puissance spirituelle qui, la première, a levé le bouclier de la défense.

Ce n'est pas en disposant les forces de résistance en compartiments étanches de race ou de religion que la victoire de l'Esprit pourra être remportée sur le matérialisme qui, lui, se sert de toutes les races et de tous les moyens, persécutant ou subjuguant, selon l'heure et le lieu, les Eglises qui tombent sous ses griffes.

* * *

Pour nous, Grecs, cet intérêt et ce devoir sont particulièrement impératifs.

Ou notre Histoire n'a aucune sens, ou elle est celle d'une lutte incessante de la clarté contre les brumes, de la qualité contre la masse, de la beauté contre la laideur, de la logique contre l'affirmation brutale, de l'analyse menant à la synthèse créatrice, de l'Esprit, en un mot, donnant vie à la matière inerte. C'est nous qui avons les premiers exalté l'individu et fait de lui la cellule consciente de la société. C'est nous qui pendant sept cents ans avons travaillé à découvrir derrière nos dieux le Dieu unique et spirituel ; c'est nous qui avons les premiers reconnu Dieu dans le pâle pèlerin des routes de Judée. C'est notre propre tradition qui est attaquée, celle qui a donné naissance à la pensée européenne ; celle pour laquelle nous avons lutté et souffert pendant des millénaires ; celle qui nous a fait survivre à tous nos désastres ; celle qui a tellement fait couler notre sang et qui a fait que nous sommes, malgré notre antiquité, une des moins nombreuses de toutes les races, mais, à cause de notre longue lutte pour l'Esprit, encore une des plus prestigieuses, et qui a fait

encore, nous le constatons chaque jour, que nous sommes les plus haïs par les puissances des ténébres.

N'oublions pas surtout que, si près d'une moitié de la France nous a rappelé encore dernièrement qu'elle était la fille aînée de l'Eglise, la Grèce en est la mère. Pour oublier nos querelles de familles avec la Papauté romaine, rappelons-nous que le divin grain de Judée a d'abord germé dans les champs de l'hellénisme, n'oublions pas que c'est en grec qu'ont été écrits les Evangiles ; que c'est la pensée grecque qui depuis Platon a préparé les voies de Notre-Seigneur ; n'oublions pas surtout que, si tous les chemins mènent à Rome, c'est par la Grèce que passe le chemin suivi par saint Pierre et saint Paul.

Que l'esprit décentralisateur de l'hellénisme n'ait pas pu s'accommoder longtemps de l'esprit centralisateur romain, que cette incompatibilité de nature ait provoqué une scission hiérarchique — mais rien que hiérarchique — est regrettable, mais n'implique pas une impossibilité d'alliance sur le plan de la défense de l'Esprit qui nous est commun.

L'heure n'est pas de penser à ce qui nous divise.

Ce qui nous unit est notre commune inspiration divine, notre commun développement méditerranéen, notre commun accord sur la dignité de l'homme dans la liberté et sur les souples disciplines qui ont fait le progrès humain.

C'est toute une manière de vie, deux fois millénaire, qui est compromise.

C'est le quantitatif matérialiste, car seule la matière est quantitative, qui veut écraser le spirituel, qui seul est qualitatif.

Dans la lutte entamée par Rome, rappelons-nous que Rome s'est survécu pour avoir été le siège de Pierre après avoir été le porte-glaive de la pensée grecque. Aidons-la à tenir, au nom de saint Pierre, le glaive jadis aiguisé par nous.

Chrétiens de toutes les confessions serrez-vous tous autour de la Croix ; et vous, large fraternité humaine qui adorez sous d'autres formes le Dieu spirituel et unique ; et vous tous, nos frères en Dieu, qui croyez dans la dignité de l'homme, dans la liberté de son âme et de son action, dressez le front unique de l'Esprit contre le front unique du matérialisme social :

Croyants de tous les pays, *unissez-vous !*

CONSTANTIN P. RODOCANACHI.

La Pensée de Gandhi

Sténographie de la conférence de

Me. Léon Barchmann

Avocat à la Cour

Donné au Cercle Hellénique du Caire, sous les auspices de l'Association Egypte-Europe, le 5 mai 1948

Mesdames,
Messieurs,

Au XIII^{ème} siècle de notre ère, tous ceux qui avaient des idées originales étaient considérés hérétiques. Ils étaient frappés d'excommunication majeure et souvent mouraient sur le bûcher. Exemples: Jeanne d'Arc à Rouen, Jean Huss à Prague, Giordano Bruno à Venise, et tant d'autres.

Malgré ces accidents fâcheux, un illustre et courageux poète florentin, bravant tous les risques, écrivait vers 1290 :

- « Un homme est né sur les rives de l'Indus.
« Nul n'y connaît le Christ et nul n'en a jamais parlé,
« Tous ses actes sont purs.
« Il n'a jamais péché,
« Et il meurt sans baptême.
« Qui donc, parmi nous, osera le condamner ? »

L'illustre poète dont il s'agit s'appelle Dante, et le texte que je viens de citer est extrait du 19^e chant du « Paradis ».

A l'époque, on ne connaissait pas grand'chose des Indes. Mais, par oui-dire et, peut-être grâce aux voyages de Marco Polo, on savait vaguement que cet immense et mystérieux pays était le berceau d'une très grande civilisation et d'une philosophie admirable.

Au centre de cette philosophie il y a le panthéisme, mais un panthéisme intégral, absolu, qui ne connaît aucune limite terrestre comme aucune frontière humaine. L'homme s'y confond avec l'Être suprême. Il est non seulement partie de



Me. LÉON BARCHMANN

Dieu, il est Dieu lui-même. L'homme étant ainsi divinisé, la morale qui lui sera attribuée sera nécessairement très pure et digne de lui.

« L'admirable de cette morale, dit Maeterlinck, c'est qu'elle est toute spirituelle. Elle ne trouve ses sanctions et ses récompenses qu'en notre propre cœur. Il n'y a pas de juge qui attende l'âme à la sortie du corps, il n'y a pas de paradis, il n'y a pas d'enfer. Il n'y a pas de Dieu au-dessus d'elle pour lui sourire ou pour l'effrayer. Elle est son propre monde et son propre milieu. »

Comme vous le voyez, cette morale rejette toute contrainte physique ou morale. Elle repousse toute idée de châtimement dans l'au-delà.

Par conséquent, elle condamne tout recours à la violence. Voilà le point central de la doctrine hindoue, doctrine sublime que Gandhi devait prêcher avec le génie et le succès que l'on sait.

* * *

Qui est Gandhi ? Au risque de commettre le péché d'orgueil, je répondrai : il appartient à ma corporation. Après de sérieuses études juridiques et littéraires achevées à Oxford, il rentre dans son pays. Inscrit au Barreau des Indes, il se rend en Sud-Afrique pour y préparer une série de procès. Ce voyage prévu pour six mois durera vingt ans. Il se met en contact avec ses compatriotes qui forment depuis longtemps une importante et laborieuse colonie au Natal et au Transvaal.

Mais un terrible racisme anti-hindou et anti-noir y règne. Gandhi en fait bientôt l'amère expérience. Alors qu'il voyage par chemin de fer, il est violemment expulsé du train. On lui explique que les wagons de première classe sont réservés aux... Blancs ! Le voilà donc jeté sur le quai de la petite gare de Mariezburg. Il y passe une nuit entière, le cœur meurtri et l'âme bouleversée. Il songe aux malheurs qui frappent les Hindous et les autres races persécutées, odieusement exploitées. Que faire ?

Le dilemme d'Hamlet le torture : être ou ne pas être ? « Faut-il accepter en silence ces flèches empoisonnées ? Faut-il, au contraire, se dresser contre cet océan d'infortunes ? » Gandhi opte pour la lutte à outrance. Il sera désormais, toujours et partout, du côté des malheureux, pour les victimes contre les bourreaux, pour les exploités contre les exploités. L'incident de Mariezburg est « the turning point of his life », l'heure décisive de sa vie. C'est au cours de cette nuit qu'il a senti monter en lui le feu sacré du messianisme.

Il se plonge alors dans l'étude des religions. Il est séduit par Renan et s'emballe pour Tolstoï. L'illustre penseur russe plaide alors que notre civilisation mécanisée et notre société matérialiste étaient profondément pourries, ayant tourné le dos aux valeurs spirituelles de l'humanité. Tolstoï était un adversaire irréductible de l'Etat, car il le considérait, à tort ou à raison, comme la cristallisation de cette « pourriture ». Il condamnait violemment nos institutions religieuses, estimant que celles-ci n'avaient pas toujours été à la hauteur de leur tâche sociale ou spirituelle. Il prêchait le retour à la vie campagnarde et pastorale exempte de toute organisation étatique ou gouvernementale. Gandhi approfondit la question et se pénètre de cette doctrine.

Mais il est particulièrement ému par le *Royaume des cieux*, opuscule tolstoïen dans lequel l'illustre patriarche de Iasnaïa-Poliana a condensé une géniale pensée. Selon lui, chaque être humain possède au fond de son âme tout ce qu'il faut pour réaliser l'harmonie en lui-même comme autour de lui, harmonie sans laquelle il ne peut suivre le dur chemin de la vie, ou cette vallée de larmes dont parle le prophète... Entre le tolstoïsme et l'hindouisme classique, si cher à Gandhi, la ressemblance est frappante. Somme toute, bien avant Tolstoï, Vivekananda disait : « L'homme qui a vu le Seigneur dans le temple de son âme le verra aussi dans le temple de l'humanité ».

Ce qui l'émeut le plus dans l'œuvre de Tolstoï, c'est le principe de la non-résistance au mal. Tolstoï enseignait que, pour déraciner le mal, il ne faut pas lui résister ; il se détruira de lui-même, par sa propre consommation.

Gandhi entre en contact avec Tolstoï, et une correspondance assidue s'établit entre les deux hommes. Tolstoï lui écrit : « Ne résistez pas au mal. Ne prenez part ni au mal ni à la contrainte des tribunaux, de l'administration, des impôts et surtout de l'armée. *Et rien ni personne ne pourra vous asservir.* » Il lui dit aussi : « La non-violence n'est, en fin de compte, que l'enseignement de la loi d'Amour non déformée encore par des interprétations menteuses. L'Amour, aspiration des âmes à la communion humaine, représente la loi supérieure et unique de la vie, loi reconnue par les Sages et exprimée clairement par l'Écriture. Il faut choisir entre le droit du plus fort et la loi d'Amour condamnant tout emploi de la violence. »

L'avocat Gandhi devient alors apôtre. Son cabinet devient un abri pour tous les déshérités. Il fonde un journal qui obtient un vif succès. Fidèle à l'enseignement tolstoïen, il prêche à son tour ceci :

« Parler de Dieu, cela est fort bien quand on a fait un bon déjeuner et quand on s'apprête à faire un meilleur dîner. Mais il est impossible de se chauffer au soleil de la présence divine quand des millions d'affamés frappent à votre porte... »

« Notre civilisation n'est qu'un mot. Car elle comporte l'adoration de la matière et la divinisation de la force. »

« Notre science aboutit aux engins de mort. Elle remplace le pillage féodal par le pillage sous un autre nom. Notre régime économique berce les peuples dans une douce sécurité trompeuse, et *il est plus mortel que la féodalité parce qu'il détruit notre âme.* »

Cette tendance, de plus en plus spiritualiste, le conduit aux observations suivantes :

« Après une longue étude et une longue expérience, je suis venu à cette conclusion : toutes les religions sont vraies, toutes ont en elles quelques erreurs. »

« Toutes me sont aussi chères que mon propre hindouisme. »

« Comment peut-on avoir une vraie fraternité si on croit détenir une vérité supérieure ? Je suis patriote, mais *humain avant tout.* »

La pensée messianique ne tardera pas à se préciser :

« L'Inde doit montrer à l'humanité une loi, qui n'est pas seulement la loi des Sages, mais la simple loi des hommes, car la violence n'est que la loi de la brute. »

Il complète son admirable profession de foi en proclamant : « Si l'Inde faisait de la violence sa foi, je ne tiendrai plus à vivre dans l'Inde. Elle cesserait de m'inspirer de la fierté. Mon

patriotisme est subordonné à ma foi. Je me cramponne à l'Inde comme un enfant au sein maternel, parce que je sais qu'elle me donne la nourriture spirituelle dont j'ai besoin. Quand cette nourriture me manquera, je serai comme un orphelin, et je me retirerai alors dans les solitudes de l'Himalaya pour y abriter mon âme en sang.»

Et, dans une lettre aux Anglais, il écrit : « Ma religion me défend toute animosité à votre égard.

s'y adonnent à des travaux agricoles et à l'artisanat. Gandhi devient cordonnier. Tous ces hommes et toutes ces femmes vivent et travaillent en commun, cultivent leur âme à l'unisson loin de toute organisation administrative. Ils ignorent l'Etat et tout ce qui peut rappeler l'Etat.

Bien entendu, Tolstoï s'intéresse vivement à cette expérience : « Votre activité au Transvaal, écrit-il à son brillant disciple, est au centre de



Dante a prévu Gandhi et Tolstoï l'a inspiré.

Je ne lèverais pas la main sur vous, même si j'en avais la force. Je veux vous vaincre uniquement par ma souffrance.»

Tout cela se résume en un seul mot : *Ahimsa* qui, en hindou, signifie non-violence.

Gandhi a bientôt l'occasion de prouver par une douloureuse expérience la justesse de sa doctrine.

On est en pleine guerre des Boers. Dans un camp de concentration, des femmes boers sont soumises à des traitements indignes. La presse libérale anglaise proteste. Le roi d'Angleterre adresse alors à Kitchener, commandant-en-chef britannique, une lettre lui ordonnant de mettre fin aux souffrances des captives. L'ordre est immédiatement exécuté.

— Voyez, dit Gandhi à ses disciples, il n'y a eu dans cette affaire aucune intervention du Gouvernement boer. Les femmes ont pleuré, leurs cris ont été entendus. Elles ont vaincu par leur seule souffrance. Voilà le secret de l'«*Ahimsa*».

C'est vers cette époque que nous voyons Gandhi fonder au Transvaal une ferme tolstoïenne. De nombreux Hindous abandonnent les villes. Ils

nos intérêts. Votre activité est la plus importante de toutes celles d'aujourd'hui sur la terre ; non seulement les peuples chrétiens, *mais tous les peuples* y prendront part.»

En termes excellents (et combien autorisés !) Tolstoï proclame donc l'universalité du gandhisme. Qui donc oserait contester la validité de ce jugement ? Car, que voyons-nous autour de Gandhi ? Des disciples appartenant à toutes les nations, à toutes les races, à toutes les religions. Et de nombreux Anglais, comme Pearson, Andrews et Miss Slade, se rangent sous sa bannière avec une dévotion infinie. Il sera pour eux l'oracle sacré de Delphes.

*
* *
*

Mais comment va s'appliquer la non-violence ? Elle jouera dans le cadre de la désobéissance civile. Cette tactique comporte des grèves industrielles, des grèves fiscales, des processions silencieuses, des marches spectaculaires de ville à ville, l'occupation pacifique des places publiques. On refusera de bouger ou de comparaître devant les tribunaux. Si l'on est traîné en justice, on refusera de se défendre. Voilà, en deux mots, le principe

de la désobéissance civile. Alliée à la non-violence, elle formera un système que Gandhi appellera *Satyagraha*, la vérité par l'Amour.

Gandhi illustre sa méthode par cette image saisissante : « Vous pouvez réveiller un homme qui dort, mais vous ne pourrez le réveiller s'il fait le mort. »

Pendant vingt ans, Gandhi lutta contre le racisme sud-africain. Il utilisera la tactique de la « *Satyagraha* », et chaque bataille se terminera par une brillante victoire pour lui.

Un beau jour, il est violemment battu par une bande de racistes enragés. Ceux-ci le giflent et lui crachent au visage. La presse anglaise de gauche s'élève contre l'odieuse méthode. Le Gouvernement présente des excuses et décide des poursuites. Gandhi refuse de désigner ses agresseurs :

« J'ai pitié d'eux, dit-il, car ils sont victimes d'une éducation erronée. Quant au procès à faire, il dépasse largement le cadre de cet incident. Nous le plaiderons un jour devant le tribunal de l'Histoire, qui est seul compétent ».

En 1906, le Gouvernement sud-africain promulgue l'« *Asiatic Act* ». C'est une loi nettement dirigée contre les Hindous habitant le pays. Elle leur impose une série de formalités tracassières, coûteuses et humiliantes. Gandhi proclame la « *Satyagraha* » avec non-violence, grèves, marches silencieuses... La loi est abrogée.

Quand, quelques mois plus tard, il est l'objet d'une tentative de meurtre, il place l'agresseur sous sa protection : « Cet homme s'est trompé, dit-il, et il est devenu mon ami. »

En 1912, la Cour suprême de Johannesburg déclare nuls et de nul effet tous les mariages hindous célébrés religieusement. C'est une véritable loi de Nuremberg car, du jour au lendemain, tous les enfants issus de ces unions sont considérés comme illégitimes et perdent leurs droits d'héritage. Une fois de plus, Gandhi proclame la désobéissance civile avec « *Ahimsa* ». Une fois de plus il obtient satisfaction, car une loi spéciale ne tarde pas à rétablir les Hindous du Sud-Afrique dans tous leurs droits.

*
* *
*

1914. — La guerre éclate. Gandhi rentre aux Indes. Son prestige est énorme. Sur la demande des autorités britanniques il appuie la campagne de recrutement. On crie à la trahison. Gandhi explique : « Quand vous connaîtrez la violence, vous en serez définitivement dégoûtés. »

1918. — C'est la victoire. Gandhi reprend la lutte. Cette fois l'objectif est l'indépendance immédiate et totale des Indes. Il fonde une nouvelle ferme *tolstoïenne*, l'*ashram*.

Comme jadis en Afrique, il prêche la « *Satyagraha* ». Antimachiniste, il entreprend une vigoureuse campagne en faveur de la *charka* (rouet) et du *khâdi* (vêtement sommaire couvrant la partie inférieure du corps). C'est un coup terrible pour l'industrie textile du Lancashire. Mais Gandhi et ses partisans estiment que, dans un pays chaud comme l'Inde, on peut bien se passer de tissus coûteux, surtout quand la population locale est si pauvre. Et, grâce au rouet, chacun peut filer et tisser son propre « *khâdi* ».

Gandhi va bientôt monter au sommet de la gloire.

En 1921, le prince de Galles arrive aux Indes en visite officielle. Gandhi lance un émouvant appel à ses compatriotes : « Le prince est un homme, c'est donc un frère. Respectez sa personne. Mais prouvez-lui qu'on le trompe, prouvez-lui dignement que nous sommes profondément malheureux. Ne participez à aucune fête. Recevez-le en silence. Et alors il verra notre détresse ».

Malheureusement, dans la localité de Chauri-Chaura, cet appel n'est pas compris. Des troubles sanglants éclatent, et c'est Gandhi qui est poursuivi.

Cette affaire donne lieu au procès le plus extraordinaire de l'Histoire. Quand l'illustre accusé pénètre dans la salle d'audience, uniquement vêtu de son immortel « *khâdi* », la Cour se lève et le salue respectueusement.

Le procureur a la parole. Il fait l'éloge dithyrambique de l'accusé mais, estimant qu'il a commis une infraction, il demande à Gandhi de choisir sa propre peine...

Gandhi a la parole. Il refuse de se défendre. Il attaque. Il termine son réquisitoire en disant aux juges : « Si vous estimez que la loi en vertu de laquelle je suis poursuivi est un mal, vous devez démissionner et quitter immédiatement ce prétoire. Par contre, si vous approuvez cette loi vous devez me condamner au maximum, m'infliger six années de prison. Demander l'indulgence serait coopérer avec le mal. »

Gandhi est condamné au maximum, par lui requis. « Mais, lui dit le président, vos amis comme vos ennemis sont unanimes à reconnaître en vous un homme très pur, un très grand cœur et un très grand esprit. » C'est par respect pour la loi que la Cour le condamne, mais elle annonce qu'elle interviendra auprès du vice-roi en faveur de l'homme qu'elle vient d'envoyer en prison.

Dans sa cellule, assis tranquillement devant son rouet et filant soigneusement le coton de son prochain « *khâdi* », Gandhi reçoit la visite du fidèle Andrews. Il lui confie la direction par intérim du journal *Young India*. Andrews accepte le flambeau sacré.

« Mahatma Gandhi a édifié un palais spirituel, écrit-il dans son article inaugural. Ses fondations sont profondes car elles ont atteint le royaume des cieus. Pour élever ce palais, on n'a pas opprimé les pauvres. L'amour et le dévouement envers les malheureux, voilà ses seuls décors. Ici aucune pompe militaire. Par contre, harmonie des âmes. Le conflit des races et des religions en est exclu. Son empire, c'est le cœur. »

A cela, Dante aurait ajouté : « Sublime étincelle, je te reconnais. »

* * *

Gandhi est libéré avant l'expiration de sa peine. Il ne tarde pas à redescendre dans l'arène.

Vers 1930, un fonctionnaire colonial décrète le monopole du sel. Cette mesure est de nature à aggraver la misère dans le pays. Gandhi organise une marche. Les protestataires se rendront de l'« ashram » à Dandi, sur l'océan Indien. Il s'agit d'extraire le sel et de défier le Gouvernement par ce geste collectif.

Mais, à Dandi, la police perd le contrôle de ses nerfs. Les victimes sont nombreuses.

Vous vous souvenez sans doute des fameux vers de Victor Hugo :

« Ceux de Friedland et ceux de Rivoli
Portant le noir kolbach et le casque poli
Comprenant qu'ils allaient mourir en
[cette fête
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête. »

Sur la plage de Dandi, également, des hommes sont morts en saluant leur dieu, debout dans la tempête. Mais ils ne portaient ni le noir kolbach ni le casque poli. Pour tout uniforme, ils portaient le modeste « khâdi », symbole émouvant de leur foi profonde et de leur détresse immense.

Des troubles éclatent alors, un peu partout, dans l'immense pays. Une localité du centre est le théâtre d'un épisode remarquable. Des agents de police se trouvent cernés dans une maison en flammes, incendiée par des manifestants. Des disciples de Gandhi se portent à leur secours et les libèrent. La foule comprend. Elle se souvient de l'enseignement du Mahatma. Elle acclame longuement et les sauveteurs et les sauvés. Il envoie alors à ses héroïques partisans le plus émouvant des messages. « Soldats de l'« Ahimsa », leur dit-il en substance, vous avez effacé la honte de Chourichaura. »

En Angleterre, le retentissement est très grand. Sous la pression des événements, le Cabinet Mac-Donald promet la liberté aux Indes.

Quelles sont alors les réactions de la... réaction ?

La parole est à M. Winston Churchill :

« Un avocat de deuxième ordre (*a temple lawyer*), prend des attitudes de fakir d'un type très connu en Orient. Il escalade à moitié nu les marches du palais vice-royal. Et pendant qu'il mène une campagne de sédition, il se permet de parler, d'égal à égal, avec le représentant du roi-empereur. »

Et comme M. Churchill est un homme délicat, il ajoute : « Cela est dégoûtant et nauséabond. »

Heureusement que tout le monde n'est pas de son avis. Combien plus beau est le tableau signé par Rabindranath Tagore :

« A ce moment est venu Mahatma Gandhi.
Il s'est tenu sur le seuil de la chaumière
de milliers de déshérités, vêtu comme un
[d'entre eux.

Il leur parlait dans leur propre langue.

Lui enfin était la Vérité et non une citation
[d'un livre.

Qui donc n'a senti que tous les hommes de
[l'Inde étaient sa chair et son sang ?
.....

Le vrai Amour s'est présenté à la porte de
l'Inde, et la porte s'est ouverte toute
[grande.

La vérité a éveillé la vérité.

Honneur au Mahatma qui a rendu visible
[la puissance de la vérité. »

Nous arrivons à 1931-32. Mahatma se rend à Londres pour prendre part à une conférence de la Table Ronde. De nombreux chefs et rajahs y sont également convoqués pour discuter du problème des Indes.

Il s'installe dans une chambre d'hôtel en plein quartier pauvre. Malgré son vêtement sommaire, il est fêté par l'aristocratie londonienne. Bien plus ! le roi Georges V le reçoit à Buckingham. Au moment où il quitte le palais, un journaliste américain lui demande s'il n'a pas froid et s'il ne s'est pas senti gêné devant le souverain. Réponse de Gandhi : « Je n'ai senti ni froid ni gêne. Du reste, Sa Majesté était suffisamment vêtue pour nous deux. »

Entretemps, et comme toutes les conférences de même nom, la conférence de la Table Ronde échoue lamentablement.

Gandhi enregistre l'échec, mais il n'incrimine personne. A la séance de clôture, il prononce un discours d'une rare élévation et d'une puissante ironie.

« Il m'est agréable, dit-il entre autres, d'exprimer mes remerciements à tous les Anglais, depuis Leurs Majestés jusqu'aux hommes les

plus pauvres de l'East End, où j'ai vécu. Dans ce quartier, je suis devenu un des leurs. Ils m'ont accepté et chéri comme un membre de leur famille. C'est un des plus grands trésors que j'emporterai avec moi.»

* * *

De retour aux Indes, Gandhi se heurte à des difficultés et à des luttes intestines. Tout d'abord, la non-violence ne fonctionne pas à souhait. D'autre part, on lui reproche d'avoir pris trop à cœur la cause des Intouchables, — une caste qui comprend les balayeurs, les palefreniers et les égoutiers. Ayant toujours lutté pour l'égalité de tous les hommes, il ne peut accepter l'idée que des hommes soient brimés, déclassés et humiliés en raison du métier honnête qu'ils exercent.

Gandhi se retire donc. Il s'isole dans un village perdu au pied de l'Himalaya. Cette retraite n'en est pas une, car il suit avec inquiétude les événements mondiaux. L'extension du facisme en Europe et en Asie le remplit de tristesse et d'anxiété. Il reçoit de nombreux et illustres visiteurs. Accroupi sur une natte, à la porte d'une chaumière, il prodigue des conseils aux intellectuels anti-fascistes du monde entier. Il trouve pour chacun d'eux des paroles de consolation et des raisons d'espérer.

Nous voici en 1938. Il comprend qu'une chose grave vient de se produire à Munich, et il s'écrie avec indignation : « L'Europe a vendu son âme au diable pour vivre huit jours de plus. » On avait à choisir entre le déshonneur et la guerre. On a choisi le déshonneur, mais on aura la guerre.

Gandhi prend le train en toute hâte. Arrivé à New Delhi, il se rend au Congrès et, chaleureusement acclamé par ses concitoyens, il fait voter une violente résolution anti-fasciste et anti-axiste, reprochant durement au gouvernement Chamberlain-Halifax sa sinistre politique « d'apaisement. »

Et quand en juin 1940 l'Angleterre semble perdue, il refuse, malgré toutes les pressions, de

« faire un coup ». Il ne veut pas profiter de la victoire provisoire du facisme. Il ne veut pas que l'indépendance de son pays porte la tache abominable du facisme assassin. Il demeure fidèle à la résolution du Congrès votée après Munich : « A mon idéal de Vérité, je sacrifierai tout, même mon idéal de Liberté ». L'anti-facisme sera la charte morale de son pays.

Pour agir et réussir, il préfère donc attendre la victoire alliée, car il la considère comme certaine, malgré tous les malheurs qui se sont abattus sur le monde. Gouverner c'est prévoir. Gandhi a su lire les cartes de l'avenir. C'est ce qui le classe si haut parmi les plus grands hommes d'Etat.

* * *

Le 31 janvier 1948, quinzième anniversaire de l'accession de Hitler au pouvoir, Gandhi est assassiné.

S'il avait survécu à ses blessures, il se serait, comme en 1908, approché de son agresseur et il lui aurait dit : « Mon ami, tu te trompes. »

Oui, l'assassin s'est trompé. Il a cru que Gandhi est un corps, alors qu'il est tout esprit. Or l'esprit ne peut mourir.

Quant à toi, illustre martyr, que faut-il te dire ? Faut-il d'adresser un suprême adieu alors que tu ne nous a jamais quittés, alors que, comme le dirait le roi Salomon : « J'entends vibrer en toi les forces de la vie éternelle. »

Mais place au poète : à Leconte de Lisle, qui a si bien compris et si bien chanté ton grand pays :

« Tu sièges parmi tes égaux antiques,
Les âmes, en essaims de colombes mystiques,
Vont boire la rosée à tes lèvres de dieu.

Et, comme aux jours altiers de la force
[romaine,
Comme au déclin d'un siècle aveugle et révolté,
Tu n'auras pas menti tant que la race humaine
Pleurera dans le temps et dans l'éternité»

LÉON BARCHMANN.

UNE GRANDE ENQUÊTE INTERNATIONALE

La Vie Quotidienne aux Quatre Coins du Monde

— XI —

Dans sa *Kellerwohnung*, au milieu des ruines de Berlin, Fritz Müller regrette les riches nourritures du passé et appelle de ses vœux un nouveau Reich capable de les ressusciter en même temps que la puissance allemande

par **Fernand Fizaine.**

Si l'on en croit la définition traditionnelle, Fritz Müller est un vrai Berlinois puisque c'est à Breslau qu'il a vu le jour, il y a cinquante ans environ. Son père, qui avait élevé laborieusement une nombreuse famille, était un homme d'ordre. C'est pourquoi il avait coutume de numéroter ses fils. Mais si, dans sa famille, le jeune Fritz, par droit de primogéniture, portait le numéro 1, à l'école, d'autres hommes d'ordre, ses professeurs, l'avaient baptisé Müller III. Cette situation, qui n'allait pas sans confusions, aurait logiquement dû le dégoûter des chiffres. C'est pourtant vers la profession de comptable qu'il aiguilla ses pas. Cela lui permit de s'intituler fièrement «Kaufmann» (commerçant), comme le font en Allemagne tous les employés de bureau, caissiers, vendeurs, représentants et jusqu'aux commis d'épicerie que le peuple, il est vrai, appelle plus volontiers des *dompteurs de harengs*.

Fritz Müller, «Kaufmann», est donc indubitablement le type de l'Allemand moyen.

Avant la guerre, grâce aux appointements accrus du père et des deux fils, employés chez Siemens, qui travaillait à plein rendement pour le réarmement, les Müller avaient pu abandonner le quartier faubourien de Charlottenburg. Ils s'étaient installés dans la Umlandstrasse, près du Kurfürstendamm, dans un de ces appartements sonores mais spacieux que l'on trouvait plus facilement à Berlin depuis que médecins et avocats juifs avaient été chassés par Hitler. La plus enchantée de ce changement avait été sa fille Erika, vendeuse au K.D.W., le grand magasin de l'ouest, également et heureusement aryansé. Frida, sa femme, avait particulièrement apprécié la cuisine, où elle régnait au milieu de tout le confort ménager que pouvait raisonnablement souhaiter une parfaite «Hausfrau» berlinoise.

Qu'ils avaient été heureux, vraiment, les Müller! Surtout pendant les premières années de la guerre, quand arrivaient régulièrement les merveilleux colis envoyés de tous les coins de l'Europe par les deux fils qui la parcouraient alors en vainqueurs avec la Wehrmacht. Jusqu'à Erika qui s'était engagée comme «Blitzmaedel» et qui, de Paris, — où, écrivait-elle, on appelait comiquement ses pareilles des «Souris grises», — envoyait à sa Mutti bas de soie, parfums, tissus, colifichets et, pour son père, du cognac et du vrai champagne. Ah oui, ils avaient été heureux en ce temps-là! alors qu'aujourd'hui...

Dans la Kellerwohnung, mi-cave, mi-rez-de-chaussée, au milieu des ruines, où Fritz Müller vit seul avec sa femme, se sont depuis trois ans installés le froid, la gêne et la faim. Quelques misérables meubles ont seuls surnagé du désastre. Il a toujours sa situation de comptable chez Siemens et ses anciens appartements. Mais que signifient quatre cent cinquante marks par mois dans un équilibre artificiellement maintenu par le blocage des salaires et des prix? On n'arrive même pas à les dépenser pour acheter les rations attribuées par le Ravitaillement. Et «sa vieille», *seine olle*, est obligée de faire la queue pendant des heures ou, comme on dit ici, de former le serpent aux portes des magasins d'alimentation. C'est comme ces 1500 calories auxquelles il a théoriquement droit. Ce n'est pas des calories qu'il veut, c'est de bons gros plats nourrissants avec des saucisses ou de copieux ragoûts. Heureusement, il y a les pommes de terre, dont chaque Berlinois a reçu un stock familial à l'entrée de l'hiver. Mais il est fatigué des éternels harengs de la Baltique.

Chaque semaine, son rucksack sur le dos, il s'en va dans un village du Mecklenbourg pour essayer

de glaner un peu de lard, des œufs et de la matière grasse. Quel dommage que ces égoïstes de paysans n'acceptent pas d'argent et n'échangent leurs précieuses denrées que contre des objets d'une plus réelle valeur. Il y a longtemps que Fritz Müller n'a plus rien à troquer. Au début de l'occupation, on a pu le voir, comme presque tous les Berlinoïses, stationner près de la Porte de Brandebourg pour offrir aux G.I.s des souvenirs en échange de quelques cigarettes. Ce temps est passé maintenant. Aussi, chaque soir, rapporte-t-il de son usine, dans les poches de son manteau, quelques menues pièces d'appareillage électrique dérobées dans le cours de la journée. Il faut bien se débrouiller, n'est-ce pas ?

Dire que c'est au nom de l'honnêteté qu'il tonait hier contre son plus jeune fils, Hermann — l'aîné a été tué en Russie, — qui, lui, se débrouille sur la plus vaste échelle. Il est devenu un des rois du marché noir berlinois. Avec d'autres mauvais garçons de son espèce, il a établi son quartier général dans les boîtes clandestines autour de l'Alexanderplatz. Il fait littéralement argent de tout. Café, cigarettes, beurre, chocolat, conserves, naturellement, mais aussi coco et autres paradis artificiels. Récemment, il offrait du lait de femme que l'on s'arrachait à mille marks le litre. Et comme les arbres de Noël ne sont cette année délivrés que contre un bon réservé en principe aux familles nombreuses, il vient d'ajouter un rayon nouveau à son fructueux négoce. Que l'on veuille de faux papiers, un diplôme de herr Doktor, ou une carte d'invalidité de guerre qui donne droit à de précieuses priorités, tout cela Hermann le procurera sans difficultés. On en a ramassé à la pelle et parfaitement authentiques, dans les ruines de Berlin. Mais, dame, il faut y mettre le prix.

Il est juste de dire que, de temps à autre, Hermann n'oublie pas ses vieux parents. Bien que ses libéralités n'aient plus le caractère d'abondance du temps où, avec la Wehrmacht, il rançonnait l'Europe. C'est que le champ de ses exploits s'est considérablement rétréci.

Erika aussi est bonne fille. Cela le chagrine bien un peu que, comme la plupart de ses amies berlinoïses, elle tourne à la galanterie. Mais chaque fois qu'elle le peut, elle lui apporte une poignée de cigarettes et cela le renseigne mieux que ne le ferait la plus complète des confessions sur la nationalité de ses amants successifs. Il sait ainsi parfaitement quel est le secteur de Berlin qu'elle hante présentement, suivant qu'il fume des *Camels*, des *Players* ou des *Papyrus* à long tube de carton. Des cigarettes françaises, par contre, il n'en voit que rarement. Car bien que la jeune Erika s'égaré parfois entre Weding et Frohnau, les soldats français n'aiment guère payer pour ce qui, dans une ville pléthorique, peut s'obtenir à meilleur compte. Quand sa fille, comme en ce moment, tarde trop à revenir au domicile paternel, Fritz Müller en est réduit à fumer des «Kippen», c'est-à-dire des mégots qu'il ramasse soigneusement dans les parages de l'Hôtel Am Zoo, réservé aux

Anglais. Car voilà six semaines qu'il n'a pas touché le moindre gramme de tabac.

A vivre au milieu des décombres, on contracte facilement le cafard des ruines qui, sous le nom de «Ruinenkoller», affecte périodiquement presque tous les citadins de l'ancien Reich. Pour le chasser, Fritz n'aime rien tant que d'aller avec sa Frieda dans un des nombreux «Kabarett» qui sont une spécialité typiquement berlinoïse. Certes, les boissons que l'on y sert sont outrageusement frelatées. Mais les chanteurs et les comiques vous versent généreusement l'alcool âpre et fort d'une ironie féroce dont les occupants font invariablement les frais. Voilà qui réchauffe mieux encore que le charbon des convois pris d'assaut dans les gares ou les lattes arrachées aux bancs des promenades publiques. Le bois n'est-il pas, à Berlin, devenu tellement rare que l'on enterre les morts non dans des cercueils, mais dans de grands sacs en papier ? Mais foin de pensées macabres. Fritz se sent un autre homme quand, au cours d'une de ces soirées au Kabarett, il scande en chœur avec ses concitoyens le chant qui promet qu'un jour «Berlin renaîtra de ses ruines».

Il ne va guère au cinéma et la récente suppression d'un jour par semaine, par suite des restrictions d'électricité, ne le touche pas. On ne passe que de vieux films allemands sévèrement expurgés ou des films alliés qu'avec ses amis il a tranquillement décidé de boycotter.

Chaque mercredi et samedi soir, par contre, il retrouve son «Stammtisch», sa table d'habitues. Rien que des hommes sûrs, avec lesquels on évoque le bon vieux temps et on ébauche des plans d'avenir. Car on a beau dire, sous Hitler, cela n'allait pas si mal que cela. Le Fuehrer n'a pas réussi, d'accord ! C'est là le principal reproche que l'on puisse lui faire. Mais ses intentions étaient pures.

Vous pouvez écouter parler entre eux, à leur Stammtisch, tous les Müller de l'Allemagne d'aujourd'hui. Leurs propos ne risquent guère de vous apporter une fausse note.

D'abord, bien entendu, aucun d'eux n'a jamais été nazi. C'est-à-dire qu'ils ne s'étaient inscrits au parti que contraints et forcés. Il fallait bien songer à sa carrière et à l'avenir de ses enfants.

J'ai souligné que Fritz Müller était un bon Allemand moyen. Comme chez tous ses semblables, il n'est pas difficile de reconstituer les états successifs de son âme grégaire tirée à soixante-dix millions d'exemplaires. Lui-même, pourtant, les a totalement oubliés.

Sans même consulter les états de service qu'énumère son «Militärpass», on sait qu'en 1914, enflammé par les exploits de la jeunesse allemande à l'assaut de Langemark, en Belgique, il s'est engagé à dix-sept ans dans un régiment de la Garde — les célèbres «Hannetons» berlinois. C'est ainsi

qu'il a connu sa Frieda et qu'il l'a épousée au cours d'une de ses rapides permissions spéciales qu'accordait l'armée pour réparer les pertes sanglantes de la guerre. Le reste coule de source. Ses campagnes, partout et toujours victorieuses. La guerre fraîche et joyeuse, en France, en Serbie, en Galicie. Puis Verdun, sa blessure, ses désillusions naissantes. Les permissions dans un Berlin anémié par la faim et le froid. C'est à cette époque que le petit Karl est mort de la grippe espagnole. Enfin, le retour de l'armée «invaincue». Il le sentait avec force en défilant sous les arcs de triomphe garnis de feuilles de chênes, parmi les acclamations de la foule berlinoise aux glorieux soldats qui avaient tenu tête à un «monde d'ennemis» et que seul le coup de poignard dans le dos avait terrassés, comme Siegfried, qui ne succomba qu'à la trahison de Hagen. Mais vinrent bientôt les difficultés d'après-guerre, les Putsch, les scandales, les conflits sociaux. Fritz Müller devint «Sozialdemokrat» et, bien entendu, travailleur «organisé».

La présidence du vieux Hindenburg lui rendit sa conscience d'ancien «cochon du front». Il recommença à se sentir fier d'être Allemand. Quand Hitler vint, Müller se montra d'abord réticent. Mais tout ce que proclamait le nouveau Führer répondait tellement à ses secrets espoirs qu'il se sentait invinciblement attiré vers lui. A la fin il n'a plus résisté, heureux de se retrouver embrigadé et de marcher à nouveau d'un même pas et d'un même cœur avec son peuple allemand. Il envia ses fils qui, plus heureux que lui, allaient forger pour mille ans le destin historique de la Grande Allemagne. Après Stalingrad, il retrouva les doutes du combattant de Verdun. Son espoir s'accrocha encore aux successifs hérissés de la défense élastique puis aux armes secrètes dont, jusqu'à la dernière minute, il attendit des merveilles. Quand les Russes furent aux portes de Berlin on l'embrigada dans le *Volksturm* où, en compagnie d'enfants, de vieillards et de l'ultime râclure des hôpitaux de l'armée, il creusa des tranchées et construisit des barricades. Puis, ce fut la chute dans le néant. Et comme tous les Müller de la capitale, il fut pris d'une peur panique. A ce moment-là, dans son immense désarroi, il acceptait tout, même de battre sa coulpe avec frénésie et de renier intégralement ses farouches dieux germaniques.

Il n'eut même pas besoin de brûler ce qu'il avait adoré. Le feu du ciel s'en était abondamment chargé. Il vit les Alliés se partager l'Allemagne et s'en remit à eux de son destin. A chaque heure,

il s'étonnait presque de continuer à vivre et de s'installer petit à petit dans ce qu'il avait cru la fin du monde. Lentement les jours usèrent son angoisse, ses craintes, son désespoir.

Il comprit vite — trop vite — que tout n'était pas fini comme il l'avait stupidement cru. On le vit relever la tête. La contemplation du bizarre comportement des Alliés lui révéla que tous les Müller, Meyer, Schulze, avaient encore, en Europe, un rôle à jouer. Les soixante-dix millions qu'ils restaient malgré tout étaient une force avec laquelle le monde devrait toujours compter. Qui oserait le nier, puisque les Alliés commençaient à se disputer leurs bonnes grâces et que les journaux qu'ils contrôlaient n'hésitaient pas à exalter leur nationalisme?

Fritz Müller est allé à Neuköllm écouter Schumacher. Il s'est senti à nouveau fanatiquement fier d'être Allemand. Et la même fierté l'envahit quand il écoute Pieck, Grotewohl ou Jakob Kaiser. Un seul peuple, un seul Reich, voilà notre avenir, pense-t-il alors. Et l'Allemagne retrouvera, avec sa puissance, les splendeurs du passé. Quant au Fuehrer, ce ne sont pas les candidats qui manquent.

Voilà les rêves qui fleurissent dans les ruines de Berlin.

Fritz Müller a comparu il y a quelques semaines devant le Tribunal de dénazification. Il a été blanchi sans douleur. Que veut-on de plus vraiment? N'est-il pas aujourd'hui un adepte fervent de la «démocratie»? Bien qu'il attende toujours qu'on lui explique en quoi consiste cette fameuse démocratie. Mais, attention, il faut qu'il soit bien entendu que l'Allemagne n'est pas coupable, qu'elle doit jouir d'une égalité totale de droits entre les nations, et que pas un pouce ne soit distraité de son territoire. Au contraire, car la question de son espace vital se pose plus que jamais.

Jamais il n'acceptera que les Polonais — cette tourbe de race inférieure — s'installent définitivement dans sa ville natale de Breslau. Ni que le charbon de la Ruhr ne serve pas exclusivement les intérêts de l'Allemagne.

— Il faudra bien aussi, m'a dit Fritz Müller, qu'on reconnaisse un jour combien nous avons eu raison de purger le monde des Juifs. On n'en a pas tellement exterminé, puisque nous les voyons revenir plus puants que jamais. Et puis, le four crématoire, c'était propre. Alors que nous, on nous affame...

Ainsi, vous le voyez, Fritz Müller, Allemand moyen, n'a rien appris. Mais il a tout oublié.

Fernand Fizaïne.

— XII —

De Manly à Sydney...
George Dinkum, Australien moyen,
rêve de cricket et de bière

par **Naggar**

Il est 7 heures 30. Le soleil inonde la chambre. George Dinkum, respectable citoyen de Manly, dans la proche banlieue de Sydney, s'éveille. «Il fait beau, pense-t-il, je mettrai mon costume croisé bleu marine.» George est encore fatigué de la journée d'hier — dimanche — qu'il a passée sur la plage, à s'ennuyer. Heureusement que la soirée a été plus agréable. Il s'était procuré au marché noir quelques bouteilles de cette bonne bière à 12 degrés, qu'il a vidées avec des amis. Aussi ce matin éprouve-t-il un léger «hang-over», désignation australienne de cet état qui semble être commun à tous les civilisés certains lundis matins : bouche pâteuse et mal aux cheveux.

Saucisses et oeufs sur le plat.

George rêve mélancoliquement. Ce costume bleu marine est bien usé. Il faut songer à en acheter un autre. Cela lui coûtera bien vingt livres. Bien sûr, il y en a de moins chers, mais quelle qualité!... George gagne cependant un salaire décent : seize livres par semaine. Il est vrai que le Fisc retient 3£.9s. sur cette paye et que le loyer de son pavillon lui coûte hebdomadairement cinq livres.

Mais Georges Dinkum noie vite ces tristes réflexions dans un bain réconfortant. Ses ablutions terminées, George pénètre dans la cuisine. Madame Dinkum a préparé le petit déjeuner. George, qui a l'habitude de manger un épais beefsteack saignant, considère avec mépris les deux saucisses et les deux œufs sur le plat. C'est que, explique Mme Dinkum, les bouchers sont en grève.

George se résout à son triste sort et avale ses saucisses, ses œufs, une tranche d'ananas, une banane, un «passion fruit» et deux tasses de thé tout en lisant son journal.

Le «Test Match».

Son intérêt se concentre sur la lecture des articles concernant le cricket et les courses. Depuis plusieurs semaines George Dinkum, comme tous les Australiens, du garçon d'ascenseur au Premier ministre, se passionne pour le «Test Match», le grand match de cricket qui oppose l'Australie à l'Angleterre.

Les journaux affirment que les chances sont en faveur de l'Australie. Mais ces mêmes journaux n'étaient-ils pas pareillement affirmatifs lors de la Coupe Davis, il y a quelques mois? Leurs prédictions ne se réalisèrent pas, et George a ressenti la défaite australienne comme une blessure personnelle... Mais voyons les courses. Il n'a pas eu de chance avec *Titanic* et *Plastic*, mais aujourd'hui il est sûr de gagner en pariant pour *Peter Con* et *Enredada*.

En supputant les chances de ses deux chevaux, George fume une cigarette. Lentement, non pour la savourer, mais pour la faire durer. Son paquet est presque vide et les cigarettes sont rares. Il en roulerait bien une, puisque le tabac est moins rare, mais on ne trouve pas de papier à cigarettes!

Sadisme « quiz » et immigration

Ayant embrassé distraitemment sa femme, George se dirige vers le ferry-boat, ce bateau ventru qui met trente-cinq minutes pour rejoindre Circular Quay. George paye ses six pence et monte. Perdu au milieu de 1500 voyageurs, George pourra continuer à l'aise la lecture de son journal. Il s'absorbe d'abord dans le récit d'un crime sadique. Il se soumet ensuite au test quotidien des «quiz». Les journaux publient tous les jours un certain nombre de questions (réponses au bas de la page) qui permettent aux lecteurs de vérifier leur mé-

moire et leurs connaissances. Par exemple : «L'hymne national américain est: «My Old Kentucky Home», «John Brown's Body», «Star Spangled-Banner», ou encore: «la Marseillaise» est le chant national de: la France, de la Belgique, de l'Espagne, de la Suisse» ou bien: «La pierre philosophale changeait le vil métal en: or, platine,

ge se précipite dans le tramway qui le mènera au cœur de la ville. Ce tramway vétuste, sans portières, est comble. Mais il ne faut pas trop se plaindre puisqu'on ne paye sa place qu'une fois sur deux. Pendant le trajet, le regard de George erre sur les différents panneaux-réclame. L'un d'eux vante les qualités d'une marque de whisky, alors



Trente-cinq minutes de ferry-boat, chaque matin, avant le tramway...

diamant, ivoire». Ayant, espérons-le, résolu ces problèmes, George Dinkum se plonge dans la rubrique sociale. La lecture du journal n'est pas faite pour le rendre optimiste. La grève des bouchers est déclenchée, à Melbourne celle du gaz se poursuit (c'est bien fait pour les habitants de Melbourne); menace de grève des laitiers, des employés de tramways et des cheminots. Le lock-out des dockers se poursuit... les pommes de terre n'arrivent pas... Un article annonçant l'arrivée de deux cents immigrants le fait sursauter: «Quoi! qu'est-ce qu'ils viennent faire alors que les Australiens ne trouvent pas à se loger?» Quant à la politique étrangère, il s'y intéresse bien peu. Les difficultés intérieures causent déjà suffisamment de soucis à George.

Sir George Dinkum

Il lève les yeux de son journal et aperçoit l'embarcadere. Le «ferry» accoste *Circular Quay*. Geor-

que sa voisine annonce avec indignation que les Australiens gâchent £ 50.000.000 par an en alcool.

Enfin, voici *Martin Place*, terme du voyage. George rencontre un ami et échange quelques propos sur les chances de l'Australie dans le Test Match. C'est une vraie obsession. Il s'installe posément devant son bureau, ôte sa veste et ne peut réprimer un certain frisson de plaisir lorsque la secrétaire l'appelle «sir». Il a gravi tous les échelons de cette maison et se trouve à présent au faite de l'échelle.

A une heure, il va déjeuner. Il commande tout d'abord une tranche de pawpaw (sorte de melon très fade sur lequel on presse du citron). Une langouste mayonnaise lui fait ensuite envie, et il termine son repas avec un plat de laitue, tomates, concombres, chou, ananas, le tout sans assaisonnement. Une tasse de thé pour finir ce repas, et en voici pour 4 shillings.

George regagne son bureau. Il fait chaud. Vive-

ment 5 heures, George donne deux ou trois coups de téléphone afin de savoir comment se déroule le Test Match. L'Australie mène. L'univers de George s'éclaircit.

« Beer rush ».

A cinq heures, c'est le «beer rush» (la ruée vers la bière); les «pubs» où l'on consomme cette boisson ferment à 6 heures, il faut se dépêcher. La fièvre s'empare de Sydney. George est grand. Il a de longs bras et une forte voix. Aussi réussit-il à commander et à se faire servir cinq demis. Il les engloutit sans respirer. Encore 5 shillings de partis, mais il faut ce qu'il faut, n'est-ce pas?

Cinq demis d'une bière qui pèse douze degrés transforment en général un monde dur et hostile en un univers rose et accueillant. On lie conversation avec les voisins. Le sujet de la conversation est naturellement le Test Match. On boit encore un ou deux demis, cela aide à reprendre gaillardement le chemin de la maison.

George achète un journal du soir, — 2 d., — édition spéciale, résultats des courses et du cricket. Aussi quelques histoires de requins. «Des baigneurs ont failli être dévorés par les squales qui infestent le port.» «Un monstre a été capturé», — c'est un fait du jour bien courant. «Les conférences entre employeurs et grévistes ont échoué», — décidément il faudra se passer de lait, à moins que...

De nouveau le «ferry», et George arrive chez lui à l'heure du dîner. Sa femme se plaint des prix qui montent sans cesse.

George écoute d'une oreille distraite les doléances de son épouse. Il mange sans savourer. À peine un plat arrive-t-il qu'il le saupoudre de sel, par principe.

Enfin, il écoute la radio: dernières nouvelles et compte rendu du Test Match. Satisfait de la vic-



... et du tramway vétuste au bureau.

toire australienne de cet après-midi, il s'endort en rêvant à des tonneaux de bière qui ne se videraient jamais.

Naggar.

— XIII —

Grand seigneur, comme tous les Serbes,
Midodrag Petrovic, Yougoslave moyen, pré-
fère le cinéma à la lecture de Karl Marx

par V. Lapteff

Midodrag Petrovic (prononcez Petrovich), Serbe d'abord, Belgradois ensuite et Yougoslave de par la loi, est un homme moyen: trente-huit ans,

un mètre soixante dix-huit, mince, moustaches et yeux noirs, dents bien blanches, front légèrement dégarni, enthousiasme facile. Il habite avec sa fem-

me et leurs enfants un appartement de deux pièces au 150 du boulevard de l'Armée Rouge (anciennement rue du Roi Alexandre).

Kochava, neige et café turc.

5 h. 30, le carillon acheté par le père de Midodrag sonne vainement le réveil. Dehors la «kochava», bise de l'est, fait singulièrement descendre la température.

6 heures, Mme Petrovic secoue énergiquement son époux avant d'allumer le feu pour le café des enfants qui doivent aller en classe.

6 h. 15 — Brr... il neige... Petrovic quitte dououreusement la tiédeur des couvertures, bondit à la cave chercher bois et charbon, qu'il a achetés cet été grâce à une avance de son syndicat (bois sept cent trente dinars le stère, charbon sept cent cinquante dinars la tonne), il redescend chercher de l'eau, — car les tuyaux sont gelés, — puis fait sa toilette.

6 h. 45. Le fils de Petrovic vient de faire les courses: quatre cents grs. de pain complet par personne à six dinars le kg.; un litre de lait, douze dinars. Le café turc — du vrai — préparé avec du café provenant des restes de l'UNRRA, fume sur la table, Petrovic en boit une petite tasse en se disant qu'il faut passer à la coopérative acheter du sucre (trois cent cinquante gr. par personne tous les mois, à raison de trente-huit dinars le kg.; en vente libre cent vingt dinars).

Mort au fascisme, liberté au peuple!

7 h. 30, Petrovic marche rapidement dans l'air glacé. Bien que datant d'avant-guerre, ses vêtements de travail sont corrects. Et un beau chandail, acheté cet été en vente libre pour cent cinquante dinars, lui tient chaud au corps. Il est bien chaussé: un bon que lui a remis le syndicat lui a permis d'acheter pour cinq cents dinars des chaussures d'un prix inabordable au marché noir (trois à quatre mille dinars).

Devant un kiosque il parcourt le *Borba*, organe communiste; le *Glas*, organe du front national; *Politika*, vieux journal belgradois. Il se décide à acheter ce dernier (deux dinars), bien que les nouvelles et commentaires soient les mêmes que dans les autres quotidiens. En marchant, il parcourt tout d'abord la rubrique «alimentation» à la huitième et dernière page, puis la rubrique des sports, enfin les nouvelles de l'étranger, sans oublier les longs discours politiques, et parfois les éditoriaux.

Petrovic s'arrête longuement pour observer les manœuvres d'un tramway stoppé par la neige. Son inscription flamboyante: «Mort au Fascisme, Liberté au Peuple», lui fait piquer un galop jusqu'à son bureau où il ne fait pas bon arriver en retard, ne serait-ce que d'une minute.

Arithmétique et estomac

8 heures, Midodrag Petrovic (Mile pour les amis) s'installe avec trois de ses collègues dans une pièce spacieuse, bien éclairée et bien chauffée.

Depuis dix ans, il travaille au Ministère du Commerce Extérieur, où, après tous les reclassements consécutifs à la guerre, il gagne 3.700 dinars par enfant, soit 3.550 dinars par mois net, — en déduisant 500 dinars d'impôts, assurance, cotisation syndicale. Après défalcation de 800 dinars pour le loyer, l'eau, l'électricité, il reste environ 2.800 dinars, qui devront être complétés par des «recettes extraordinaires».

Mile s'efforce actuellement de faire entrer sa femme dans l'administration. S'il y parvenait, le ménage doublerait ses appointements. Il pourrait confier ses enfants à une garderie, à raison de deux cents dinars chacun, tandis que le couple se nourrirait à la «menzas» (restaurant de travailleurs) pour huit cents dinars par personne et par mois.

Pâques, Tito et Karl Marx.

Petrovic établit sa tâche journalière en tenant compte de son plan hebdomadaire et mensuel. Il voudrait bien se distinguer, ne serait-ce que pour acheter à sa femme, à l'occasion des fêtes de Pâques, un magnifique sac de cuir de deux cent cinquante dinars, exposé dans la boutique réservée aux «travailleurs de choc». Mais ce titre suppose tant de zèle suivi, tant de liasses de projets, de plans et de propositions, de calculs et d'autorisations que Mile doute de pouvoir réaliser son rêve.

Les plus jeunes du bureau parlent encore du plan quinquennal annoncé l'année dernière par le maréchal Tito: planification, électrification, industrialisation. Chacun est heureux de travailler, et pense qu'il existe beaucoup de besogne en perspective, et qu'il faudra encore bien des journées de travail bénévole. Sans compter les conférences après le travail, où l'on s'endort parfois quand le camarade lit Karl Marx d'une voix trop monotone.

Grand seigneur, comme tous les Serbes.

14 heures. Le travail est terminé. Mile achète un paquet de cigarettes (vente libre douze dinars le paquet de vingt), prend le tram, et va déjeuner, en famille, d'une bonne assiette de haricots secs, agrémentée d'une tranche de cheval qu'il ne mangeait pas avant guerre, et dont il fait aujourd'hui son régal.

16 heures. Vite au cinéma voir le dernier film russe, *Jeunesse de notre pays*. Grand seigneur comme tous les Serbes, Petrovic offre à sa femme des places d'orchestre, à quinze dinars, qui entameront ses trois cents dinars d'argent de poche, mais n'est-on pas au début du mois?

Autour d'eux, installé sur de magnifiques sièges de cuir, le public, composé de représentants de

toutes les professions, mais surtout de jeunes militaires, applaudit unanimement les apparitions sur l'écran des grands hommes politiques connus, Russes ou Yougoslaves.

En sortant du cinéma, Pétrovic, homme sérieux et salarié honnête, s'étonne de voir les «Kafan» bondés de consommateurs. Et rejoint son domicile en regrettant de ne pouvoir s'offrir, de temps en temps, un petit cochon de lait dont le prix est prohibitif.

La soirée se passe à écouter la radio. Entre-temps le secrétaire de maison frappe à la porte pour avertir Mile qu'il devra aider demain les autres locataires à nettoyer la neige devant l'immeuble.

Deux vieux amis, célibataires, viennent finir la soirée avec les Pétrovic, et, tandis que les enfants dorment à poings fermés dans la pièce voisine, tous quatre chantent de longues mélodies serbes avant de se séparer, vers 2 heures, alors qu'il gèle à pierre fendre dans les rues de Belgrade.

V. Lapteff.

(La suite à paraître dans notre prochain numéro).

La Vie Littéraire

POLÉMIQUES AUTOUR D'UNE RÉFORME

Le Domaine public payant

par **Gérard Bauër**

L'Assemblée Nationale française a voté, sans opposition, le Domaine public payant. Jusqu'à présent, en France, les œuvres de l'esprit, cinquante ans après la mort de leur auteur (soixante-quatre ans, exactement, par suite des deux délais compensatoires des deux guerres de 1914-1918 et 1939-1945), tombaient dans le Domaine public, c'est-à-dire que chacun était libre de les éditer, sans avoir à acquitter aucune redevance aux héritiers ou à l'éditeur d'origine. A quoi correspondait cette loi frappant le talent d'une expropriation qui n'atteignait aucune autre richesse? A un principe de liberté. Il s'agissait, en effet, de rendre libre la connaissance d'une œuvre qu'un héritier pouvait empêcher de paraître ou d'être représentée. On a vu le cas de livres enfouis dans le silence et de manuscrits détruits pour des raisons politiques ou religieuses ou pour des convenances familiales. La loi du Domaine public écartait ce danger: nul chef-d'œuvre ne devait ainsi subir d'éclipse. La gratuité s'ajoutait à ce premier principe: elle devait permettre aux éditeurs de se tourner vers les morts avec l'intérêt qui s'attache à une transaction libérée de tous droits.

Cette facilité a largement profité à l'édition. Les plus grandes Maisons, les plus solides de l'édition française, sont celles qui ont exploité les morts, sous la forme de livres scolaires ou de collections classiques. Point de risques ou fort peu. Il n'en est pas de même lorsqu'on recherche le talent, qu'on le soutient, qu'on le paye, qu'on l'impose. Il n'est pas d'éditeur des romantiques qui existe encore dans sa descendance. En revanche, quelques-unes des maisons qui ont exploité le Domaine

public sont centenaires, ou presque, et continuent de prospérer.

*
* *

L'idée de prélever un droit sur le Domaine public au profit des écrivains, elle aussi est centenaire et même plus que centenaire. Fouché, le ministre de Napoléon, s'emploie à lui donner une réalité en 1806, puis en 1810. Il s'agissait alors comme aujourd'hui de créer une caisse des Lettres pour payer des pensions à des auteurs pauvres et donner des «encouragements littéraires» à des débutants. Cette initiative échoua. Elle fut reprise en 1823 par Louis XVIII en 1836 par Victor Hugo et Casimir Delavigne, en 1841 par Alfred de Vigny et Théophile Gautier. Chaque fois, de puissantes interventions s'opposèrent à ces projets et les firent échouer. Hugo revient à la charge en 1878. Nouvel échec. Après lui Stéphane Mallarmé proposa la même réforme. Enfin, depuis cent et des années, les différents présidents de la Société des Gens de Lettres se sont attachés à obtenir cette taxe. Nous y avons enfin réussi devant une des assemblées parlementaires, il y a trois mois. Mais, depuis lors, quelle offensive, quelles oppositions, quels arguments dressés contre la loi que ses adversaires espèrent faire échouer devant le Conseil des Anciens, c'est-à-dire le Conseil de la République!... Le principal argument, celui des éditeurs et de leurs avocats, est que la taxe de six pour cent frappant le Domaine public va entraîner une augmentation considérable (entre vingt-cinq et trente pour cent) du prix de vente des volumes. — «Vous

allez priver des chefs-d'œuvre la masse la plus intéressante des lecteurs, les étudiants et les pauvres gens!», répètent-ils avec une insistance qui n'est pas tout à fait désintéressée.

* * *

Nous répondrons à cela qu'une augmentation de six pour cent peut, sans nuire à sa diffusion, frapper une œuvre pour laquelle l'éditeur payait encore aux ayants-droit dix à quinze pour cent la veille du jour où elle tomba dans le Domaine, — et pour ce qui est des œuvres classiques, tombées dans le Domaine depuis longtemps, nous avons fait spécifier dans la loi que toutes les œuvres scolaires étaient exonérées de la taxe. Depuis de nombreuses années déjà, le Domaine public est bien plus exploité par l'édition de luxe que par la collection à prix réduit. On trouve des *Discours sur la Méthode* à trente mille francs l'exemplaire, on n'en trouve pas à trente francs. Qui désirerait le lire aurait la ressource, la loi votée, de l'emprunter comme aujourd'hui à une bibliothèque publique ou de l'acheter sous la forme d'édition scolaire.

La vente du livre français à l'étranger qui dépend beaucoup plus des questions de change, de transport, de distribution, que du prix d'origine des livres, ne serait pas touchée par la loi, l'exonération étant prévue pour les livres exportés. Autre argument: on a accusé la Société des Gens de Lettres (inspiratrice de la réforme) d'instituer une taxe sur Homère, sur le roi Salomon, sur Goethe et Shakespeare, œuvres qui ne dépendent de son autorité à aucun titre. Argument sans valeur. Pour une œuvre étrangère, en effet, la traduction a devant la législation internationale valeur de création (article 2 de la Convention de Berne) et c'est le traducteur qui bénéficie des lois de protection. Le *Faust* traduit par Gérard de Nerval est depuis longtemps dans le Domaine public; celui que vient de traduire M. Alexandre Arnoux n'y tombera que soixante-quatre ans après la mort de cet excellent écrivain.

* * *

On le voit, les arguments opposés à cette taxe sont assez faibles — surtout si l'on considère les

avantages qu'elle peut comporter. Son produit serait, en effet, partagé par moitié entre une caisse des Lettres — gérée par des écrivains et des représentants de la haute Administration et la Société des Gens de Lettres. La Caisse des Lettres, qui a été instituée il y a plusieurs mois, a pour mission d'encourager les éditions de rapport incertain, de favoriser les impressions d'ouvrages scientifiques, de donner des bourses à de jeunes écrivains. La part (trois pour cent de la taxe) revenant à la Société des Gens de Lettres pourrait aux œuvres sociales de la Société. Les écrivains français, qui sont parmi les plus taxés du monde et au taux le plus élevé, ne jouissent, en effet, du bénéfice d'aucune loi sociale — ni assurance contre la maladie, ni retraite! Il est juste que ces bienfaits leur viennent du talent de leurs aînés, et que les morts aident les vivants à vivre décemment durant l'extrémité de leur vie. Il vaut mieux que cette aide leur soit assurée de cette manière plutôt que par les libéralités de l'Etat. C'est façon de maintenir leur dignité et de protéger leur indépendance.

«Pourquoi encourager les arts? répliquent certains adversaires. Il vaut mieux les décourager». Ce mot de Degas, si souvent répété, témoigne d'un égoïsme aveugle. Ce n'est pas faire œuvre inutile que de constituer une caisse pour subventionner certaines publications qui ne pourront plus, à l'avenir, être entreprises sans subvention. Et pourquoi les écrivains seraient-ils seuls voués à courir sans aide les risques de la vieillesse et à être expropriés après leur mort? Pourquoi cette défaveur dans un pays qui leur doit tant et dont ils ont si constamment augmenté la gloire?

La loi votée en première instance par le Parlement nous a semblé équitable et nécessaire. C'est pourquoi nous l'avons défendue. Il n'est pas certain qu'on ne la fasse, une fois de plus, échouer. Les écrivains n'auront plus qu'à rechercher dans une tutelle de l'Etat le soutien qu'ils attendent de cette réforme. C'est, pour notre part, une solution que nous ne souhaitons pas défendre.

Gérard Bauër.

LES GRANDES HEURES DU POÈTE

A propos d'un livre posthume de Léon-Paul Fargue par J. Ernest-Charles

Rien n'est plus émouvant — à certains égards — qu'un livre posthume. Il en paraît assez fréquemment. La piété des amis ne veut pas que quelque chose demeure ignoré de la pensée de l'écrivain célèbre trop tôt disparu. Parfois l'écri-

vain lui-même témoignait qu'il attachait une importance particulière aux pages qu'il écrivait cependant que le guettait la mort. Il est d'ailleurs commun aux écrivains d'attacher une importance particulière à toutes les pages qu'ils écrivent. La

mort survient. On publie des essais, des ébauches, des fragments. La postérité recueillera ce qu'elle pourra: du moins n'aura-t-elle pas été frustrée.

Mais il est exceptionnel que l'écrivain notoire, alors qu'il disparaît de cette terre médiocre, laisse des œuvres entières. Aujourd'hui, par tous pays, les écrivains publient vite, et s'ils ont l'audience des élites ou des foules, il ne leur est guère loisible de conserver longtemps leurs manuscrits. On se les dispute, et la crise de la librairie n'empêche pas les honorables empresses des éditeurs.

Or voici la rare et merveilleuse rencontre.

Le grand poète Léon-Paul Fargue, mourant au début de l'hiver dernier, laissait un ouvrage complètement terminé. On l'imprimait. Il allait être publié. C'était un livre: *les Grandes heures du Louvre* (1), dans lequel le Parisien amoureux de sa ville, de la Ville, — il était fier d'être né natif de Paris — le «piéton de Paris» enfin, chantait la gloire de la capitale française, et spécialement la gloire du monument qui symbolise, s'il ne la résume pas, son histoire.

Léon-Paul Fargue, mort, eut, au surplus, cette aventure. La Radio lui avait demandé des causeries sur chacun des vingt arrondissements de Paris. Il avait écrit ses vingt causeries; et quand la mort, qu'il attendait stoïquement, le surprit néanmoins, les premières seulement avaient été livrées aux auditeurs. Pendant des semaines encore, Léon-Paul Fargue, par ses causeries hebdomadaires, fut en communication avec ses auditeurs, ses amis...

Et maintenant, grâce aux *Grandes heures du Louvre*, la communication continue — ou elle recommence...

On sait la place considérable qu'occupe Léon-Paul Fargue dans la poésie contemporaine. Comme il était toujours poète, il l'était lorsqu'il écrivait en prose, avec quelle savoureuse richesse! et la poésie ruisselait de ses pages. Il était donc entouré de disciples enthousiastes. Longuement malade il eut, les dernières années de sa vie, autour de son lit, une cour de fidèles. Chacun, chacune s'exaltait de ses propos éblouissants.

Au jour fatal, le poète Roger Lannes put écrire, parmi tant d'autres également prompts à lui apporter l'hommage de leur désolation:

«La mort de Léon-Paul Fargue crée le vide en un des lieux de l'univers contemporain les moins faits pour être vacants. La planète Fargue était l'une des plus denses de notre ciel, l'une des plus compactes, l'une des mieux nourries de feu central, et sa disparition est une immense catastrophe. Avec elle, en vérité, disparaît tout un monde... Son éloignement soudain précipite la ruine d'un univers qui ne se survivait encore que grâce à lui. C'est une sorte de Bibliothèque d'Alexandrie, mais vivante et féeriquement innombrable, qui vient de flamber.»

Le certain est que la conversation de Fargue était stupéfiante de luxuriance, de fantaisie, de pénétration psychologique souvent, de poésie bien entendu, et nul ne se lassait de la suivre en ses

prodigieux détours. C'est pourquoi tant de disciples s'entassaient autour de lui! Disciples dans le sens large et traditionnel du mot. Car le poète Léon-Paul Fargue ne se souciait pas d'avoir des élèves et des imitateurs. Il faut bien avouer qu'il n'était pas facilement imitable. Son originalité de poète était trop accusée. Et la moindre imitation prend tout de suite des allures de pastiche. Mais, partout, on était sensible à cette originalité si séduisante même lorsqu'elle était sur le point de déconcerter. Et dans les pays étrangers autant qu'en France, elle rassemblait une communauté de zélés amateurs attentifs à toutes ses manifestations enchantées.

Aujourd'hui, lisant *les Grandes heures du Louvre*, qui n'aurait l'impression quasiment hallucinante d'entendre encore Léon-Paul Fargue. Les «communautés farguiennes», dispersées dans l'univers, vibreront de concert.

Elles n'auront pas tort, parce que Léon-Paul Fargue tout entier est dans ce livre. Il était si profondément sociable en son indiscipline apparente qu'il devait par delà la tombe se rapprocher encore de ces amis touchés de la grâce, qui se délectaient de lui, — et qu'il aimait!

Il compose donc l'histoire du palais du Louvre, et cette histoire, Dieu merci, est aussi l'histoire de l'esprit et de l'âme de Léon-Paul Fargue devant le palais du Louvre.

Veillez noter que Léon-Paul Fargue a l'exactitude d'un historien digne de ce nom. On ne peut rien apprendre à son érudition. Si le livre a l'aisance d'une conversation, d'une conversation de Léon-Paul Fargue, c'est qu'il est alimenté par de fortes études livresques, certes, couronnées heureusement par les méditations du poète qui s'amuse la nuit à faire totalement le tour du Palais, comme pour se frotter à lui.

Et si intelligent dans ses divagations d'allures fantasques, mais où se maintient la gravité féconde de l'écrivain sachant ce qu'on doit à l'Histoire, à Paris, au Louvre symbole de l'Histoire de Paris et de la France.

Léon-Paul Fargue adore, il idolâtre le Louvre. Dans sa passion, il est même un peu vexé, comme d'une offense personnelle, si on lui dit que la plaque tournante de la capitale c'est l'Opéra. Non, non: «L'Opéra et ses entours me font plutôt songer au système nerveux de Paris et non point à son cœur, qu'il ne faut pas confondre. Le cœur de Paris, le vrai réservoir des émotions et des souvenirs, le «mille», si l'on veut, de la sensibilité des générations et des architectures, ce n'est pas l'Opéra, mais le Louvre.» Léon-Paul Fargue est même fâché si on dit devant lui que l'Opéra est «le centre de Paris». Il proteste contre cette assertion inconsidérée. Et il établit, compas en mains, que le centre de Paris c'est bien le Louvre... La passion parle là toute pure! Et pendant ce temps-là des calculateurs prosaïques se flattent de prouver que le vrai, le seul vrai centre de Paris, ce sont les Halles de l'alimentation! N'ajoutons pas à la désolation du Poète!

Le poète resterait incrédule. L'historien, voire le géomètre finirait peut-être par consentir une

(1) *Éditions des Deux Sirènes, Paris.*

petite concession. Il est bien naturel qu'en Léon-Paul Fargue ce soit le poète qui l'emporte.

Il l'emporte pour notre joie, pour notre délectation. Michelet serait satisfait. Par les soins de Léon-Paul Fargue, l'Histoire est aussi une résurrection. Il vit avec tout le passé pour le ranimer. Les grandes heures, les grandes époques du Louvre se succèdent, s'accablent, et le Louvre, associé à l'activité nationale, internationale de la France, est de plus en plus frémissant.

Léon-Paul Fargue s'intéresse nécessairement aux événements dont, au cours des siècles, le Louvre a été le théâtre, le témoin, plus ou moins le héros. Mais il ne suit pas de moins près les transformations qu'il a subies; la science artistique de l'auteur est alors aussi imposante que sa ferveur. Il ne lui échappe rien des architectes et de leurs architectures. Il s'offusquerait de certains de leurs contrastes. Il est ravi au spectacle de leurs harmonies, et il triomphe personnellement de constater que les harmonies dominent, que les con-

trastes se fondent en elles, et ne servent en somme qu'à les souligner. Oui, certes, il a beaucoup de science, mais la science est transfigurée par le goût. Et on en revient forcément à l'union, à l'identification de l'histoire du Louvre et de l'Histoire de France:

«En dépit de tout son silence, tout contre notre âme, le Louvre est une résonance de la longue vie intérieure de Paris, une synthèse de notre admirable Histoire. C'est l'énorme chapelle du souvenir où, à travers les murailles d'encre et de soie du temps, les générations s'accrochent l'une à l'autre!»

On accepte que, comme le dit Léon-Paul Fargue: «jouir du passé est un art aussi, un entraînement poétique». Heureux les lecteurs qui se soumettront à cet entraînement sous la direction du poète lui-même! Ils auront en outre la fortune, le privilège de découvrir Léon-Paul Fargue presque tout entier. Et il est si divers, si neuf à tous les tournants...

J. Ernest-Charles.

La Noblesse Parnassienne

par Raoul Audibert

*Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la tour abolie
Ma seule étoile est morte et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la mélancolie.....*

De ces vers mystérieux, plus riches d'incantation que de sens, mais encore timidement enfermés dans une forme régulière, date toute la poésie française moderne. Gérard de Nerval les écrivait en pleine époque romantique. Ils marquent cependant le premier refus d'un discours logique et la première expression des nuances irréductibles à la prose. Par les correspondances baudelairiennes, par le chaos des suggestions que prodigue le *Bateau ivre*, par toutes les fugues malarmécennes, mais aussi grâce à l'emploi du vers libre, puis à son dépassement par des fragments coupés, heurtés ou ordonnés selon un rythme intérieur que seul le créateur perçoit, les chemins poétiques mènent progressivement à Apollinaire, aux Surréalistes et à leurs épigones véhéments.

On conçoit que, pour les célébrants de ces rites obscurs, une poésie sonore et pleine, des images voyantes présentées au fil d'un discours suivi, des vers aux limites bien marquées paraissent désormais périmés. C'est ainsi qu'à cinquante ans de distance, rien, pour les poètes modernes, ne semble plus faire époque que les *Trophées* d'Heredia, testament de l'École Parnassienne. Pourtant, lorsqu'il parut en 1893, ce recueil élaboré pendant plus de trente années assura d'un seul coup la gloire du Poète. Deux ans après, Heredia était élu à l'Académie française et son unique volume se

répandait dans la foule, à des milliers d'exemplaires. Ce n'était pas encore le temps des plaquettes numérotées où s'enferme la muse moderne. Les *Trophées* sont sans doute le dernier succès public de la Poésie française. Voilà pourquoi tant de lèvres murmurent encore leurs vers.

On ne prétend pas ici dénombrer les mérites de la poésie parnassienne et, plus particulièrement, de son image très significative, chez Heredia. Mais on voudrait, pour rétablir cette poésie à sa place et dans sa vraie dignité, retrouver son mouvement profond, expliquer pourquoi elle fut, pour certains, une nécessité intime, et montrer, en un mot, comment elle a pu, à leurs yeux, constituer une Religion.

Parlant du mouvement général de la sensibilité du XIX^e siècle, Jules Lemaître a écrit: «L'inquiétude, vague avec les romantiques, s'est à peu près précisée. A la mélancolie d'Olympio ou de Jocelyn a succédé la mélancolie *darwiniste*. *Mélancolie darwiniste!* On s'étonne qu'une telle formule n'ait pas eu plus de fortune. N'explique-t-elle pas l'action de Taine sur toute une génération? Le scientisme de la seconde partie du XIX^e siècle a conduit à une conception purement phénoméniste de l'univers. Taine en fut le théoricien. Mais lui-même ne s'explique que par des méditations antérieures, celles de Louis Bouilhet ou de Ménard par exemple; et, à son tour, il a influencé les esprits de son époque. En sorte qu'on retrouve, de 1850 à 1900, une contemplation pessimiste de l'universel écoulement, des choses et de la fuite sans fin des instants. Anatole France, der-

rière son ironie lucide, et Pierre Loti, dans son romantisme errant, marquent l'aboutissement de cette inspiration générale. «Reine des apparences et des métamorphoses, la science fait jouer de toutes parts à nos yeux les facettes étincelantes de l'impénétrable réalité...» Ainsi parle l'auteur du *Jardin d'Épicure*. Or, ses premiers vers, vers 1866, furent nettement parnassiens.

De Leconte de Lisle à J.-M. de Heredia, le Parnasse est, en effet, le reflet de cette philosophie de l'éphémère. Ou, plutôt, il en est la contrepartie poétique. Car il s'attache avant tout à fixer dans une forme impérissable les beautés du monde menacées par la mort ou l'oubli, et sa grandeur, émouvante parfois, vient justement de cette protestation obstinée contre l'anéantissement. «Je hais mon temps», disait Leconte de Lisle. Il s'est tourné vers le passé pour y retrouver les Religions, les Histoires, la trace de l'Homme; ou bien il s'est plongé dans la vision des vastes paysages primitifs et des monstres solitaires qui passent devant les horizons démesurés. Il s'est longtemps repu du sentiment que toutes ces splendeurs étaient évanouies, mais ses vers, d'une beauté serene ou tragique, ont fixé à jamais les images de ses rêves. Son orgueil se nourrissait précisément de cette revanche.

Heredia voyait dans sa participation au même idéal que Leconte de Lisle «son seul titre à quelque gloire». Il fut son disciple passionné. Or, ce n'est pas sans raison que *les Trophées* s'ouvrent sur le sonnet de *l'Oubli* et s'achèvent sur l'évocation d'un marbre brisé témoin d'une beauté morte. Entre ces deux bornes, sa légende de siècles, sans lyrisme, sans prédication hugolienne, se déroule calmement. Mais on y devine une ferveur contenue, car s'il célèbre de belles choses, ces belles choses sont passées. L'univers est magnifique et glorieux mais tout y croule. Aussi, derrière l'impassibilité que la doctrine réclame du poète, une large mélancolie fait entendre son chant de regret et la lecture des *Trophées* reste un prétexte émouvant à beaucoup de rêveries.

On leur reproche cependant volontiers de se réduire parfois, pour l'évocation d'une époque, à une simple transposition d'art par la description d'un vitrail, d'une enluminure, d'un profil gravé sur les médailles exhumées. Trop de miniatures, pense-t-on, et pas assez de fresques. Et pourquoi, ajoute-t-on, tant de sonnets, par exemple, consacrés au travail de l'émailleur et à ses miracles irisés? En se laissant aller à ces critiques on méconnaît le principe essentiel de l'Art parnassien, qui est celui d'un travail difficile appliqué à vaincre une matière rebelle. Après Gautier et Leconte de Lisle, Heredia «ne livre pas son âme aux huées»; il ne vaticine pas ni n'enseigne les peuples à la façon romantique. Comme le sculpteur ou l'émailleur, il se borne à la lutte, mais c'est pour fixer la beauté dans une forme parfaite. Les mots inertes, les adjectifs encore sans relief, les syllabes privées d'âme, le rythme empâté dans une phrase en gésine sont sa matière comme le marbre ou l'émail décevant qui devient pour lui symbolique. Plus le prétexte est minuscule, plus le joyau créé aura de prix. L'art ne vaudra que s'il atteint à une réus-

site indiscutable et à cette fixation dans l'éternité que confère la seule forme possible pour une image ou une pensée. Le vers impeccable tiendra la place d'une coulée magnifique.

Rêve mesuré mais obsédant, hantise qui force au respect de l'Art et à sa religion. Par là, comme chez tous les vrais artistes, les problèmes d'une technique conduisent à une authentique morale de la création.

Toute la pensée du Parnasse aboutit à une telle morale et à une telle religion. Aussi faut-il toujours murmurer avec ferveur et reconnaissance les vers où son idéal s'exprime après avoir été si noblement poursuivi:

Le temps passe. Tout meurt. Le marbre même
[s'use.
Agrigente n'est plus qu'une ombre, et Syracuse
Dort sous le bleu linceul de son ciel indulgent;

Et seul le dur métal que l'amour fit docile
Garde encore en sa fleur, aux médailles d'argent,
L'immortelle beauté des vierges de Sicile.

Raoul Audibert.

UN GRAND PRÉCURSEUR :

Guillaume Apollinaire

par A. Rolland de Renéville

La publication récente d'un livre inédit de Guillaume Apollinaire, sous le titre que le poète lui-même avait choisi: *Ombre de mon Amour* (1), constitue l'un des plus importants événements littéraires de ce temps, et ramène heureusement l'attention sur ce grand écrivain d'origine lithuanienne, qui choisit la langue française pour composer une œuvre dans laquelle la poésie moderne devait trouver, entre les deux conflits mondiaux, l'une de ses sources les plus directes et les plus jaillissantes.

Guillaume Apollinaire naquit à Rome en 1880, d'une mère lithuanienne. A propos de son père, les informations nous manquent. De son véritable nom Guillaume de Kostrowitzki, il adopta sans doute son pseudonyme pour se placer sous les auspices d'Apollon, dieu des poètes. Et ce dieu ne lui fut pas ingrat, puisqu'il fit de Guillaume Apollinaire le précurseur de ce qu'on a nommé l'esprit moderne, dans les deux formes qu'il emprunte de nos jours pour se manifester: le cubisme et le surréalisme.

Il fut, en effet, le premier à soutenir les recherches plastiques de Braque et de Picasso, et, dès 1912, s'exprimait ainsi: «On a vivement reproché aux peintres nouveaux des préoccupations géométriques. Cependant les figures géométriques sont l'essentiel du dessin. Voulant atteindre aux pro-

(1) Editions Caillé — Genève, Suisse.

portions de l'idéal, ne se bornant pas à l'humanité, les jeunes peintres nous offrent des œuvres plus cérébrales que sensuelles. Ils s'éloignent de plus en plus de l'ancien art des illusions d'optique et des proportions locales pour exprimer la grandeur des formes métaphysiques.»

Les pages qu'il écrivit sur le cubisme sont si pénétrantes qu'on a pu avancer à juste titre que ses définitions plastiques rejoignent celles que Baudelaire composa à propos de la peinture de son temps.

Mais ce fut surtout dans le domaine de la poésie que Guillaume Apollinaire allait prodiguer les jeux d'un véritable génie prophétique. En 1902, il fonde une petite revue, *le Festin d'Esope*, et réunit autour de lui des poètes tels qu'André Salmon et Max Jacob. Il inaugure avec eux un mouvement qui pour la première fois exploite les ressources de l'humour dans le domaine lyrique, et de ce fait devient le promoteur d'un groupe d'écrivains dont Jean Cocteau est le plus célèbre représentant. Mais un second courant plus vigoureux encore allait naître de ses recherches et aboutir au mouvement surréaliste.

Au cours de l'année 1924, André Breton, qui devait être le théoricien du surréalisme, écrivait: «Guillaume Apollinaire a pressenti quelques-unes des raisons de l'évolution moderne, et il faut reconnaître qu'il a toujours réservé aux idées nouvelles un accueil enthousiaste. Lui, qui, au moins, a évité de refaire toute sa vie le même poème, et qui a su, c'est pourquoi nous l'aimons:

*Perdre
Mais perdre vraiment
Pour laisser place à la trouvaille.»*

Cet hommage représente de façon trop condescendante le tribut dont une génération de poètes allait se sentir redevable à l'égard du grand novateur qui l'avait précédée, et qui lui avait préparé les voies dans lesquelles nous la voyons engagée. Car ce n'est pas seulement de l'esprit du surréalisme que Guillaume Apollinaire fut, à travers ses poèmes, le précurseur: il fut encore l'inventeur du mot qui désigne cette école littéraire. En 1918, il faisait représenter une pièce intitulée *les Mamelles de Tirésias*, drame surréaliste. Et dans la préface qu'il écrivit pour l'édition de cette œuvre, il précisait: «Pour caractériser mon drame, je me suis servi d'un néologisme qu'on me pardonnera car cela m'arrive rarement, et j'ai forgé l'adjectif surréaliste qui ne signifie pas du tout symbolique comme l'a supposé M. Victor Basch dans son feuilleton dramatique, mais définit assez bien une tendance de l'art qui, si elle n'est pas plus nouvelle que tout ce qui se trouve sous le soleil, n'a du moins jamais servi à formuler aucun credo, aucune affirmation artistique et littéraire... Quand l'homme a voulu imiter la marche, il a créé la roue qui ne ressemble pas à une jambe. Il a fait ainsi du surréalisme sans le savoir.»

Il ressort de ce texte que pour Apollinaire le surréalisme consistait en un enrichissement de la

réalité par l'esprit. Mais l'esprit de l'homme est-il entièrement constitué par ce centre de conscience qui commande nos décisions, nos volontés et les manifestations de notre libre arbitre? Evidemment non. Toutes nos réactions involontaires, nos désirs, nos tendances cachées qui se révèlent dans les rêves sont issues d'une portion de l'esprit, secrète, mais illimitée, que par antithèse l'on nomme l'inconscient. Pour que la réalité puisse être enrichie au contact de la totalité de l'esprit, il allait falloir que soit établie une méthode d'investigation de la contrée intérieure qui d'habitude nous échappe, et ne se manifeste qu'à travers les actes manqués et les rêves. Cette méthode allait consister dans la notation des rêves, et la transcription de toutes les pensées qui se présentent à l'esprit en dehors du contrôle de la conscience. Une telle transcription allait être systématisée par les surréalistes à partir de 1924, mais dès 1908 c'est-à-dire seize ans avant eux, Guillaume Apollinaire écrivit un récit de rêve intitulé *Onirocritique*, dans lequel la plupart des trouvailles du surréalisme contemporain ont été à l'avance réalisées.

Le recueil intitulé *Alcools* contient des poèmes en vers, où la fantaisie la plus originale, le lyrisme le plus émouvant s'expriment à travers une perpétuelle invention verbale. Ce recueil constitue en quelque sorte le bouquet merveilleux du feu d'artifice spirituel que les poètes de la génération symboliste avaient prodigué dans les cieux de la poésie. Il tient compte de toutes les découvertes qui font la richesse de la poésie française de Ronsard à Francis Viéle Griffin, et annonce les audaces des chercheurs contemporains. C'est pourquoi un recueil de poèmes comme celui d'*Alcools* représente, sous un volume relativement restreint, une somme inouïe de diversités et de créations.

Le recueil des *Calligrammes* contient trois catégories de poèmes: les uns, qui constituent les calligrammes proprement dits, consistent en phrases disposées de telle sorte qu'elles dessinent l'objet dont elles traitent. Les autres, faits de notations concises et dépaysantes, annoncent toute la poésie d'après-guerre, de Pierre Reverdy à André Breton. Les poèmes de la troisième catégorie ont trait à la guerre, et sont dans la tradition classique de la poésie française issue de la chanson populaire.

Ombre de mon Amour, dernier recueil d'Apollinaire, demeuré inédit jusqu'à nos jours, fut composé en 1915 à Nîmes où le poète fut d'abord affecté par l'autorité militaire, puis sur le front. Il nous retrace l'histoire d'un amour passionné. Chacune des poésies qui le constituent, fut adressée par leur auteur à son inspiratrice qui les conserva précieusement, mais n'accepta d'en laisser publier un choix que trente ans après la mort de Guillaume Apollinaire. En effet, le grand poète mourut en 1918, à l'âge de 38 ans, après avoir combattu en qualité d'engagé volontaire dans l'armée française, et avoir été blessé d'un éclat d'obus à la tête. Il manifesta de la sorte son héroïque volonté de défendre une patrie dont il adopta la langue et la nationalité, et qui le compte désormais parmi les plus grands de ses enfants.

A. Rolland de Renévill.

La Vie Philosophique

De quelques « Analyses »

par **Francis Jeanson**

Depuis les excès commis par les philosophes allemands de l'Idéalisme, et plus encore depuis les deux dernières guerres, l'esprit européen se méfie des systèmes qui visent à reconstruire le monde et la vie humaine à coup d'abstractions, mais qui demeurent impuissants devant les destructions concrètes. Les vastes synthèses, auparavant si goûtées, cèdent la place à des recherches plus limitées, à des vues plus objectives, à l'analyse directe du réel. Les philosophes eux-mêmes reapprennent à interroger les faits, non pour s'en évader aussitôt, mais pour en dégager des enseignements positifs, utilisables dans un comportement pratique.

Est-ce à dire que l'on en revient purement et simplement à l'empirisme, après quelques siècles de rationalisme? L'Histoire des idées n'offre-t-elle qu'une perpétuelle oscillation entre les extrêmes, et les hommes sont-ils incapables de profiter du passé pour éviter de retomber indéfiniment dans les mêmes erreurs? Ce problème est complexe, et l'on pourrait citer des exemples contradictoires. Disons, sans chercher à pénétrer dans le détail, qu'il est en fait presque inévitable qu'une exagération dans un sens ne soit suivie d'une réaction brutale, provoquant une exagération en sens inverse. Et reconnaissons qu'en particulier le positivisme français du XIX^e siècle ne fut guère, dans sa ligne générale, qu'une métaphysique du fait, opposée aux classiques métaphysiques de l'idée. Notre psychologie même devait s'en ressentir: elle ne fut, pendant quelques décades, et jusque dans la période de l'entre-deux-guerres, qu'une psychologie sinon matérialiste du moins exclusivement préoccupée de recueillir des faits, selon quelque méthode que ce fût, mais toujours comme si la conscience eût été un laboratoire et les phénomènes psychiques de simples phénomènes de la nature. Bergson lui-même n'échappa point à ce danger, sa célèbre « intuition » n'étant tout compte fait qu'une aliénation de l'esprit au profit d'une sorte de flux psychique naturel.

Une telle docilité à l'égard des « données immédiates de la conscience » devait pourtant finir par passer pour suspecte. Le moment s'annonçait où l'on ne tolérerait plus que la psychologie fût une sorte de météorologie de l'esprit, bref où l'on s'apercevrait qu'il n'y avait aucun avantage à substituer à l'activité artificielle de la synthèse logique la passivité déformante de l'analyse élémentaire: les phénomènes psychiques ne sont pas constitués d'éléments; le sujet, n'étant point inertie, ne saurait être abordé selon les mêmes méthodes qui conviennent à l'étude la matière inerte.

Il fallait sortir du dilemme, trouver un passage entre la synthèse qui ignore le concret et l'analyse qui ignore sa signification. Un mouvement très vaste s'est ainsi amorcé et l'on en peut retrouver les premières manifestations — encore tâtonnantes et incertaines — dans des tentatives telles que la psychanalyse freudienne, la théorie allemande de la forme et la phénoménologie de Husserl. Et l'un des rôles essentiels de la philosophie française fut précisément de prendre conscience, quelques années avant le récent bouleversement mondial, de ce que ces tentatives avaient, à la fois, d'insatisfaisant et de très prometteur, et de se livrer pour son compte à une critique systématique, puis à une élaboration d'ensemble des suggestions ainsi fournies. Par là, elle s'efforçait de promouvoir une méthode d'analyse compréhensive.

La psychanalyse freudienne, tout d'abord, eut l'immense mérite de manifester que tout ce qui est psychique est pénétré d'une signification issue du psychique même. Celui-ci étant constitué d'un subconscient par où il se rattache au biologique, et d'une zone consciente qui est proprement la conscience des psychologues, tout ce qui apparaît dans cette zone est orienté par la vie des tendances et des complexes qui se développent dans l'inconscient. Le rôle du psychanalyste sera donc de dévoiler par des méthodes indirectes le désir, la préoccupation, l'obsession, qui, se constituant dans l'inconscient à partir de quelque événement antérieur « refoulé » par le sujet, se manifestent de nouveau à la conscience sous la forme de faits psychiques qui en sont une sorte de symbolisation. Il est aisé de voir que nous sommes là sur la ligne frontière qui sépare l'analyse explicative de l'analyse compréhensive: à vrai dire, les théories psychanalytiques n'ont jamais réussi qu'à se constituer sur le plan d'une explication du type mécanique, car le terme de symbolisation ne saurait avoir de sens que dans le cas où la totalité du psychique serait conscience; seule une conscience peut symboliser, l'inconscient ne peut fournir que l'apparence d'une symbolisation, il ne peut que s'intercaler dans la succession causale de trois éléments que la conscience interpréterait ensuite comme étant respectivement le symbolisé, le symbolisateur et le symbole.

Ainsi, l'analyse freudienne se révèle-t-elle inapte à nous fournir la signification du fait psychique.

A son tour, la Gestalttheorie est une analyse des formes, formes qui sont à l'origine de nos perceptions et de nos conduites et qui assurent l'in-

sation de la conscience dans le monde. Perceptions et conduites ne sont plus considérées comme constituées d'éléments juxtaposés; elles ont une allure, un sens; le monde vécu n'est pas fait d'atomes de matière ou de mouvements instantanés comme le voudrait l'explication scientifique: il est fait de formes, de tensions, il est un champ de forces sans cesse orientées et qui lui confèrent d'emblée une signification pour la conscience. Mais il est clair que, là encore, nous nous heurtons à un résidu de la tendance explicative, et qui consiste à rendre compte des états de conscience par des significations objectives. Or, comment la conscience pourrait-elle recevoir passivement de telles «significations»? Rien n'a de sens pour elle si elle ne collabore à la constitution de ce sens. Toute signification est une opération de conscience, un certain mode d'intention de la conscience vers le monde.

Et telle est enfin la perspective de la *phénoménologie* allemande. Husserl montra, en effet, que «toute conscience est conscience de quelque chose», et de quelque chose qui lui demeure transcendant, irréductiblement extérieur; ainsi l'objet ne saurait pénétrer dans la conscience, même sous la forme de quelque double psychique de lui-même. Quand nous voyons un objet, imaginaire ou réel, nous ne le voyons pas en nous, il n'y a pas en nous une «réalité» psychique chargée de le représenter comme ferait un tableau; la conscience n'a pas d'intérieur; le phénomène psychique — imagination ou perception par exemple — n'est plus une chose dans la conscience, mais le rapport de la conscience à quelque objet, absent ou présent, défini par ce que nous savons de lui ou effectivement constitué devant nous. Et la signification de ce phénomène réside dans la façon même dont la conscience se tend vers l'objet pour se

le faire apparaître. Ainsi peut-on décrire un certain nombre d'attitudes fondamentales de la conscience. Et l'idée essentielle est ici que la conscience ne saurait s'ignorer elle-même dans ces attitudes: elle s'y apparaît en même temps qu'elle s'y fait apparaître les objets; dès lors, elle n'a pas à attendre que les phénomènes psychiques s'organisent et se classent, par accumulation d'expériences, pour lui faire la leçon: elle connaît, du fait même qu'elle est conscience, les diverses «essences» qui président à la constitution de ces phénomènes, elle sait d'emblée ce que c'est qu'une émotion, un souvenir, une image. Et c'est en se guidant, par exemple, sur cette signification essentielle de l'émotion qu'elle pourra effectuer une analyse compréhensive des phénomènes selon lesquels se développe sa propre attitude, lorsqu'elle se fait conscience émue.

Mais on voit aussi le danger de cette analyse sur le plan des essences: c'est qu'elle risque de perdre le contact avec l'existence, de ne plus tenir compte que des significations en elles-mêmes, d'oublier l'objet, le monde, sans lesquels pourtant on ne conçoit plus qu'il puisse y avoir des phénomènes psychiques. Heidegger, en Allemagne, avait déjà réagi en supprimant la considération des essences. C'était perdre tout le bénéfice d'une méthode dont il demeurait nécessaire d'user pour parvenir jusqu'à une authentique *analyse existentielle*, chargée de dévoiler la signification des fins concrètes poursuivies par l'homme — et dans chacune desquelles s'exprime la totalité de son être.

Telles sont — trop brièvement indiquées — les diverses étapes d'une mise au point concernant la méthode d'investigation philosophique, mise au point qui n'est pas le moindre mérite d'une œuvre comme celle de Jean-Paul Sartre.

Francis Jeanson.

La Vie Artistique

L'Art de notre temps

par **Léon Degand**

On connaît la formule courante : *Il faut être de son temps*. En général, on entend par là qu'il est sot de s'éclairer à la chandelle quand il est si facile d'user de l'électricité, de faire traîner sa voiture par un cheval quand on vit sous le règne de l'automobile, de porter des jupes courtes quand la mode les veut longues, ou de ne pas accorder de vacances à sa servante alors que tous les travailleurs bénéficient de congés payés.

En art, et, singulièrement, en peinture, *il faut être de son temps* signifie que l'on se rend ridicule en s'en tenant obstinément aux modes artistiques du siècle dernier, en peignant comme Courbet, par exemple, ou comme le père Corot, voire comme Delacroix, qui était lui-même une synthèse des grands maîtres morts avant lui; et qu'il convient plutôt de s'adapter aux principes mis en honneur par Picasso ou Kandinsky et leurs amis, c'est-à-dire, en vérité, par une minorité d'artistes d'avant-garde, auxquels on reconnaît le droit de donner le ton.

Si, réellement, *être de son temps* consiste à se conformer aux goûts de cette minorité, la grosse majorité des artistes et du public, apparemment, n'est pas de son temps. Elle suit, en effet, sagement, avec une cinquantaine d'années de retard, les conceptions picturales lancées par une autre minorité d'artistes à une époque appartenant au passé.

On ne manquera pas d'observer que ce n'est peut-être pas la masse du public et des artistes qui est en retard sur son époque, mais la minorité des audacieux qui est en avance sur la sienne. Peut-être aussi une époque doit-elle se situer, plus exactement, à mi-chemin entre l'«avance» des audacieux et le «retard» de la masse. Peut-être encore convient-il d'estimer que le caractère authentique d'une époque ne saurait être que celui affirmé par l'énorme majorité des esprits qui la composent.

En réalité, il est impossible de trouver une solution objective à de tels problèmes. Il faut trancher dans le vif et, même, prendre son parti d'une certaine incohérence. Car l'idée que l'on se fait d'une époque du passé est aussi variable que celle que l'on se fait de l'époque où l'on vit.

Ainsi, Louis Le Nain est considéré aujourd'hui comme un des peintres les plus originaux de son époque et, picturalement, de loin l'un des meilleurs. Mais le XVII^e siècle français n'eut d'yeux

que pour les peintres de la Cour, et ce n'est aucun des trois frères Le Nain qui parut le grand artiste de son temps, mais l'académique Charles Lebrun.

Chardin fut apprécié, de son vivant, par Diderot, il est vrai. Mais son époque lui préféra, et comment, la peinture galante de Fragonard et de Boucher, que certains de nos contemporains ne peuvent plus regarder sans un haut-le-cœur.

Le Cubisme, à n'en pas douter, constitue l'un des langages picturaux les plus aigus qui se créèrent au début du XX^e siècle. Mais ce n'est pas à lui qu'allèrent les suffrages de l'époque. Et, aujourd'hui encore, le Cubisme n'apporte de délices véritables qu'à une infime minorité.

On ne peut prévoir, avec certitude, qu'un jour Lebrun, Fragonard et Boucher retrouveront une faveur que les amateurs réservent aujourd'hui aux Le Nain et à Chardin. Cette éventualité demeure dans l'ordre des possibilités, et on ne saurait donc l'exclure en principe. De même, le Cubisme pourrait, dans l'avenir, étendre son prestige à de nouvelles catégories du public.

Mais force nous est bien de constater que ces fluctuations de l'opinion se produisent toujours au sein d'un même milieu: celui des amateurs d'art, c'est-à-dire des personnes plus ou moins averties des qualités spécifiques de la peinture. Or, ce milieu, dont la composition sociale varie selon les époques, est des plus restreints. Si on le compare à l'ensemble de la société, il ne constitue, lui aussi, qu'une infime minorité. Car, il faut bien en convenir, et c'est l'évidence même, la grosse majorité de nos concitoyens se désintéresse royalement de la peinture considérée en elle-même.

Si, donc, il fallait se baser sur l'opinion de la majorité pour découvrir quelle est la peinture d'une époque déterminée, on arriverait à des conclusions surprenantes. Pour notre époque, en tout cas, et pour la majorité des *amateurs d'art*, cette peinture est un mélange prudent d'impressionnisme et de «cézannisme» académiques. Et, pour la majorité de nos *concitoyens*, la réponse est nettement négative; car la peinture, pour eux, n'existe pas. Ils préfèrent le cinéma ou les spectacles sportifs. La peinture, pour eux, n'est que l'élément décoratif indispensable pour rompre la monotonie ou la pauvreté d'un mur nu, un moyen commode et traditionnel de tromper leur horreur

du vide ou une manière, aussi valable qu'une autre, d'afficher le degré de sa fortune — ou celui de son snobisme.

Résignons-nous donc, la peinture d'une époque est celle d'une minorité et, plus exactement, celle de la minorité active de cette minorité. C'est, du moins, ce qu'enseigne notre époque. Et la peinture des autres époques, c'est-à-dire celle qui, à nos yeux, caractérise essentiellement ces époques, c'est celle encore que cette minorité d'une minorité nous conseille de distinguer: c'est celle des Le Nain ou de Chardin, Sans préjuger de ce que décideront les minorités des minorités futures.

Mais les problèmes que soulève la formule *il faut être de son temps* ne sont pas pris toujours avec autant de légèreté. Certains de nos contemporains y ont trouvé matière à des tourments moraux et, en quelque sorte, métaphysiques. Ils analysent le *temps* que nous vivons, le scrutent, le jugent, et, selon l'opinion qu'ils s'en forment, selon qu'ils l'ont décrété catastrophique ou riche de forces latentes, idéaliste ou matérialiste, décadent ou ascendant, ils demandent une peinture qui traduise l'une ou l'autre de ces conceptions. Mieux encore, ils s'imaginent apercevoir dans l'esthétique des peintres d'avant-garde, donc les plus représentatifs de notre époque, la confirmation particulière de la caractéristique générale qu'ils attribuent à notre *temps*. Les «monstres» de Picasso témoigneraient de la «monstruosité» de notre époque, pour celui-ci; l'abstraction de Kandinsky, de «l'idéalisme décadent» de notre époque, pour celui-là. Et ainsi de suite.

C'est au point que la peinture n'est plus considérée, par certains critiques, comme une suite de réalisations destinées à nous procurer un plaisir esthétique, mais comme une série d'efforts en vue de doter notre époque du langage pictural qui lui est propre. Et c'est dans le même esprit qu'ils envisagent la peinture des époques antérieures.

A mon sens, ce sont là des aberrations dues à l'incertitude de ces temps que nous vivons. Scrupuleux à l'excès, les esthéticiens en cause tombent dans un travers commun à la plupart de nos contemporains, obsédés et inquiets: ils interrogent les moindres phénomènes humains comme on interroge un baromètre ou le marc de café, pour conjurer le sort en le connaissant mieux.

Or, à ceux qui la pressent de la sorte, la peinture, comme l'histoire, répond tout ce que l'on veut. Il y a des signes de tout dans tout. Il suffit de choisir selon ses préférences.

Pourquoi, dès lors, ne pas user de la peinture tout simplement, tout humainement, comme d'une source de plaisir? Le plaisir n'est pas un péché. Il est de toute nécessité. Et de tous les temps. Laissons aux historiens futurs le soin de fixer, selon leur fantaisie, si nous fûmes ou non du nôtre. En attendant, cultivons notre jardin le mieux possible. L'avenir nous en saura peut-être gré.

Et puis, comment pourrions-nous ne pas être de notre temps? Puisque nous y sommes! L'important, c'est d'y être actif.

Léon Degand.

Georges Cyr, peintre du Liban

par Lucie Vidal

Dans quelle mesure un pays — sa lumière, son climat, ses paysages — influence-t-il ses peintres? Les couleurs de Van Gogh ont-elles emprunté leur éclat à la Provence, à ses mimosas dorés, au vert de ses oliviers, au bleu profond de l'horizon? Cézanne a-t-il découvert sa palette dans les tons de l'Île-de-France, son ciel argent, ses clairières tout en nuances? Et le décor du Liban — son ciel immense, sans un nuage pendant sept ou huit mois de l'année; les ocre et les blancs des maisons décorées de soleil; le vert cru de la montagne; la grisaille obsédante des jours de pluie, en hiver — suggère-t-il un style à ses peintres?

J'aimerais poser ces questions aux peintres du Liban; et j'ai commencé par Georges Cyr, dont quelques œuvres furent exposées à Beyrouth, et dont les Parisiens ont pu voir une exposition. Georges Cyr est le plus aimable des hommes: l'œil enfoncé et vif, la barbe en collier, le nez fin et recourbé, le sourire rapide, l'ironie aussi. Avec cela gentiment blagueur et incroyablement simple. Le moment était en même temps bien et mal choisi pour une interview. Mal, parce que Cyr préparait une exposition et n'avait que peu de temps; bien, parce que ses tableaux et ses aquarelles étaient là, dans son atelier, à portée de la main. Je les regardais tout en lui posant mes questions, et souvent ce sont ses œuvres qui répondent pour lui.

Cyr est Parisien; son père est né en Beauce; petit garçon, Georges Cyr va souvent passer des vacances chez ses grands-parents. Mieux encore: à treize ans, après une maladie, le médecin lui ordonne un long repos à la campagne. Il passe un an avec des paysans, dans la forêt de Rambouillet, à vivre, dit-il, «comme un petit animal», et à découvrir les fleurs, les arbres, les bêtes et le ciel. Il avait toujours aimé griffonner. Il commence à peindre. Un peu plus tard, à quinze ans, il fait une aquarelle dans le même paysage. Un ami de sa famille, Dorival, sociétaire de la Comédie-Française, la verra par hasard et demandera: «Tiens, vous avez donc un Cézanne?» Cyr me montre l'aquarelle en question: «C'est consciencieux, hein?», dit-il d'un ton railleur. Il a tort: les couleurs très douces, la façon de voir rappellent en effet Cézanne; et, pour un enfant de quinze ans, c'est étonnant.

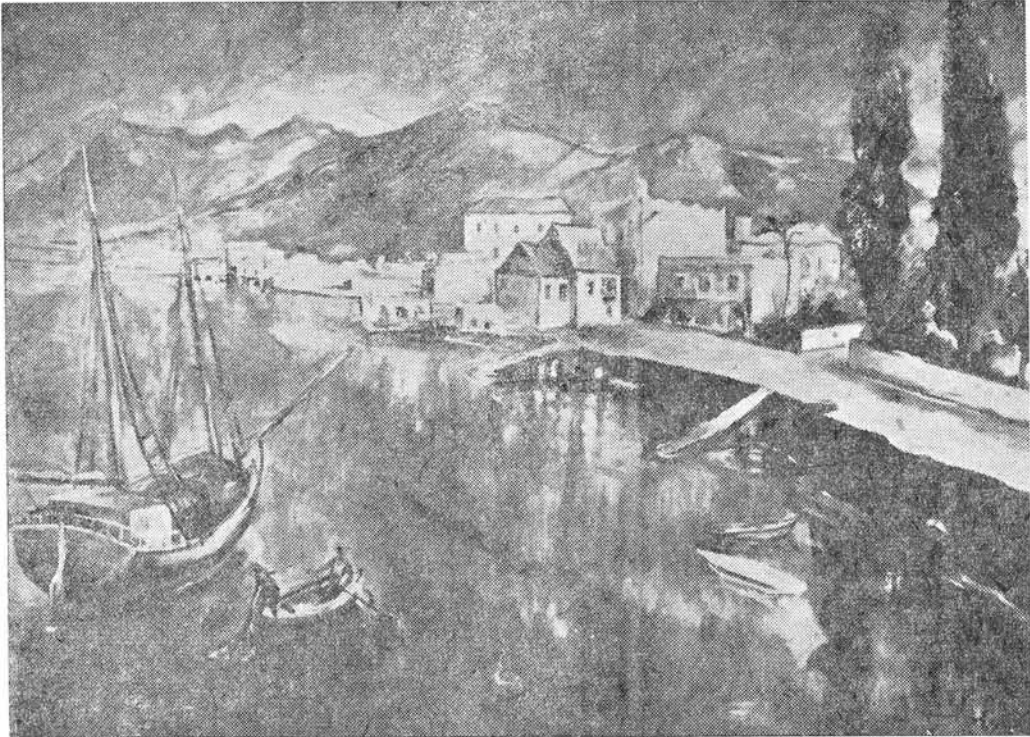
Mais Georges Cyr vient d'une famille vouée tout entière à l'Administration. Son père est Inspecteur de l'Enseignement; ses nombreux frères et sœurs sont tous fonctionnaires. Cette famille l'engage à apprendre un métier «sérieux», le jeune homme préparera donc son doctorat en Droit et passera un concours pour entrer dans l'Enre-

gistrement, les Domaines et le Timbre. Miracle: il n'est pas recalé; il obtient même un poste où il touche royalement... 166 frs. 66 centimes par mois. Cela ne l'empêchera pas de « tout lâcher » un beau jour, comme ça, sur un coup de tête.

Car entre temps, Cyr a fait un tas de choses. Il a passé trois mois à l'École des Beaux-Arts,

il y a un académisme cubiste, c'est-à-dire que dans une certaine peinture les mêmes thèmes, les mêmes poncifs reviennent toujours. Il ne faut pas se cristalliser, ni s'arrêter à une École. Il faut peindre comme on voit.

Comme c'est facile à dire. Et pourtant, je comprend sa haine des Écoles. Georges Cyr a fait du



La Baie Saint-Georges à Beyrouth, vue par Georges Cyr

puis a décidé que « ça ne valait pas la peine de continuer ». Il a rencontré Guillaumin et les fils de Pissaro, mais aussi les Cubistes, Braque et Juan Gris. C'est à l'atelier de ce dernier, au « Bateau-Lavoir », place Ravignan, où on entrait par les toits, qu'il a vu Guillaume Apollinaire et Max Jacob. Cela lui permet de se dégager de l'ornière impressionniste et d'arriver à une peinture plus subjective. Le goût de la construction et de la synthèse, si frappant dans tout ce qu'il fait, vient peut-être de cette amitié avec les Cubistes. Cependant, ses œuvres ne peuvent être rangées dans aucune catégorie déterminée.

— Que pensez-vous de la peinture abstraite lui ai-je demandé.

— J'aime tous ceux qui luttent, me répond-il. J'aime Picasso, Tal Coat et Matisse. Cela ne veut pas dire que j'irai les imiter. Pour m'amuser, j'ai fait toutes sortes de toiles: cubistes, surréalistes, impressionnistes et abstraites. Mais je pense qu'il

dessin, des aquarelles et de la peinture à l'huile. Il a, à première vue, deux « manières », celle des aquarelles et celle des toiles — ne parlons pas de la manière de ses dessins: Cyr voit tout en peintre et réussit ce coup de force étonnant de suggérer des couleurs jusque dans ses noir-sur-blanc. En fait, il a beaucoup plus que deux manières. On a l'impression que Cyr n'a pas d'idée préconçue, qu'il voit ce qu'il peint, chaque fois comme pour la première fois, et qu'il tâche de rendre ce qu'il voit, par un style toujours différent.

Prenez la nature morte où se trouvent assemblés des objets suggérant la mer — un petit voilier, des coquillages, une statue de la Vierge. On dirait que c'est le reflet même de la mer, bleu et violet, qui donne leurs tons nacrés aux coquillages, et sa blancheur d'écume à la statue. Mais voyez le village normand: quoi de plus différent? La rue tout emmitoufflée de neige, dont on entend le si-

lence; le froid dehors, la bonne chaleur des intérieurs, toute une atmosphère d'avant-Noël. Prenez la baie de Beyrouth baignée de soleil avec les grands cyprès hautains, le gai bateau, les maisons passées à la chaux, puis voyez le port de Rouen, ses verts bleutés, ses roux éteints, sa lumière argentée. C'est chaque fois si différent dans les tons, dans l'atmosphère, c'est chaque fois vu d'un œil si neuf!

Mais que dire des aquarelles? Malheureusement, elles «viennent» mal en photographie, et je voudrais pouvoir vous les raconter. Mais comment faire pour expliquer une technique toute en suggestions, en abréviations, où un paysage est évoqué par dix lignes: la baie de Beyrouth, avec ses maisons à terrasses; un coin de rue à Damas, où l'on croit sentir la chaleur sèche; une petite maison bien contente, dans la montagne rose du Liban; les rochers de Beyrouth, avec le mouvement de la mer butant rageusement sur les cailloux, emprisonnés dans quelques touches vertes, bleues, et ocre. Et Paris: un grand pan de mur noir et triste, paraissant écraser les maisons groupées autour, et jusqu'à une minuscule tour Eiffel dans le fond; le pont de Billancourt, que dominent deux troncs d'arbres, nus et tordus, devant le petit square aux couleurs de l'automne; Montmartre, où les maisons se lancent à l'assaut de la diaphane silhouette du Sacré-Cœur.

La vraie «manière» de Georges Cyr? C'est qu'il suit sa fantaisie. Pour lui, un paysage est «un prétexte pour exprimer une idée». Pendant quelque temps, il aura envie de fixer un coin de terre ou de ciel par quelques touches indiquées comme au hasard — mais une fois sur le papier, on sent leur nécessité. Puis, il reprendra ses toiles et ses huiles. Cela donne quelque chose qu'il faut bien appeler «beauté», faute d'un mot plus juste: un assemblage de lignes et de tons, convaincant comme une fleur ou un arbre, avec l'assurance même des choses de la nature. Depuis douze ans que Cyr est au Liban, le Liban l'a-t-il influencé? Je n'ose le décider. Sa technique, depuis ce temps, s'est en tout cas affinée et simplifiée; sa sensibilité est encore plus aiguë. Et puis, le Liban lui a offert sa mer et son soleil; et Cyr les a rendus dans ses œuvres, avec un sourire gourmand au coin de son pinceau.

Lucie Vidal.



Situation unique

au bord du Nil, près du Sporting
et du Jardin de la Grotte

4, Rue Ibn El-Machtub
Tél. 45576 — Madame MORIN



Les programmes officiels

TOUTES LES CLASSES TOUTS LES EXAMENS

BACCALAURÉAT

1^{ère} partie: A, A', C et Moderne
2^{ème} » : Philosophie, Mathématiques

MAXIMUM DE SUCCÈS

Petits groupes d'élèves
Professeurs spécialisés



UNE SECTION ANGLAISE

prépare avec succès depuis 19 ans
aux examens anglais



Cours Supérieurs de Littérature, d'Art et de Philosophie

COURS COMMERCIAUX



DEMI-PENSION — AUTOBUS

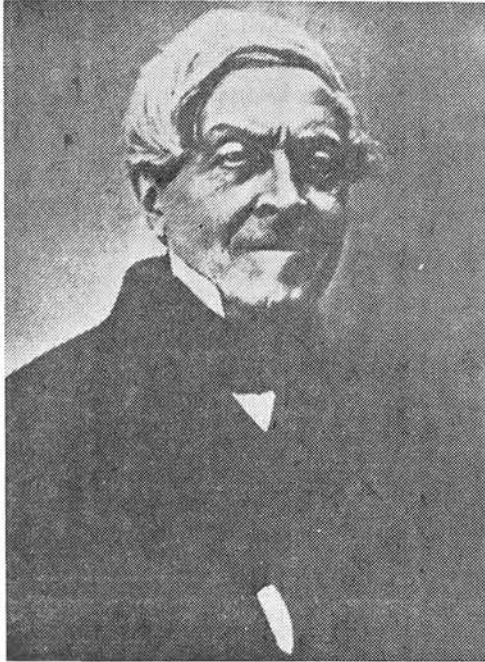


Rentrée le Mardi 5 Octobre 1948

Michelet aux Archives Nationales

par **Robert Laulan**

Parce que la vocation historique de ce grand historien fut éveillée par les récits d'une tante et par une visite du Musée des Monuments français qui avait recueilli les tombes royales de Saint-Denis, parce qu'il aborda sa tâche d'historien dans un élan d'amour pour le peuple, parce qu'il avait une âme compréhensive et frémissante



Michelet.

et le sens de la vie, parce qu'on a vanté sa puissance d'évocation et son imagination visionnaire, on a tendance à croire que Michelet tirait tout de son propre fonds, que l'intuition remplaçait chez lui la science, et que la poésie de son œuvre a pu nuire à sa vérité.

C'est oublier que Michelet a passé vingt-deux ans d'une existence étonnamment active aux Archives Nationales, au milieu de vénérables documents amassés là depuis Napoléon Ier, qu'il a inventoriés, analysés, classés et qu'il a exploités, pour donner à cette vie du passé, qu'il aimait et qu'il voulait ressusciter, un indiscutable caractère d'authenticité dans sa diversité. Il l'a saisie toute vive dans le détail, en recourant aux inédits,

aux chroniques, aux actes, aux chartes, aux diplômes de tous genres qu'il était le premier à utiliser.

Au lendemain de la révolution de Juillet 1830, le 21 octobre, il fut nommé, par Guizot, ministre de l'Intérieur, chef de la section historique aux Archives Nationales. Il avait alors trente-deux ans. Professeur d'histoire ancienne et de philosophie à l'École Normale Supérieure, il avait déjà derrière lui une production historique notable: son *Précis d'histoire moderne*, ses *Principes de la philosophie de Vico*, son *Introduction à l'histoire universelle*, et il travaillait à son *Histoire Romaine*.

Sa nomination aux Archives Nationales détermina chez lui une véritable explosion de saint enthousiasme. Écoutons-le:

« Pour moi, lorsque j'entrai pour la première fois dans ces catacombes manuscrites, dans cette admirable nécropole des monuments nationaux, j'aurais dit volontiers, comme cet Allemand entrant au monastère de Sainte-Vanna: voici l'habitation que j'ai choisie, et mon repos aux siècles des siècles... Toutefois, je ne tardai pas à m'apercevoir, dans le silence apparent de ces galeries, qu'il y avait un mouvement, un murmure qui n'était pas de la mort. Ces papiers, ces parchemins laissés là ne demandaient pas mieux que de revenir au jour. Ces papiers ne sont pas des papiers, mais des vies d'hommes, de provinces, de peuples... Tous vivaient et parlaient, et, à mesure que je soufflais sur leur poussière, je les voyais se soulever... Qu'un grand essai de classification serve de fil à ce chaos».

Ce vœu ne devait point rester platonique. Dès son arrivée aux Archives Nationales, Michelet proposa à son chef, le Garde-Général des Archives Daunou, l'inventaire, l'analyse et la mise à la disposition des chercheurs des documents entassés en montagnes poussiéreuses, qui faisaient plier les planches d'un palais Soubise alors bien délabré, et débordaient jusque dans les escaliers. Et c'est lui qui imagina les sûres méthodes encore en usage aujourd'hui, tant elles apparaissent rationnelles et judicieuses.

Sur cette activité de Michelet aux Archives Nationales, un jeune archiviste heureusement inspiré, M. Bernard Mahieu, nous donne des aperçus curieusement révélateurs et fort édifiants, après avoir scruté les cartons de la section administrative des Archives, où il a retrouvé les nombreux rapports écrits par ce modèle des fonctionnaires.

Pendant les dix premières années de son séjour, pour acquérir une connaissance parfaite de son dépôt, Michelet fit lui-même une grande partie des recherches, travail d'investigation et d'analyse auquel il trouvait autant de plaisir que de profit: «Les Archives, écrivait-il, me replacent au Moyen Age, une nécessité professionnelle m'oblige d'en renouer le nœud, de ressaisir, à l'occasion du plus mince détail administratif, les plus vastes généralités, la France, le monde».

Les registres du Trésor des Chartes lui offraient, outre des matières d'intérêt général, une foule de pièces relatives à des objets d'intérêt privé sur les mœurs, le droit, la langue, la forme des actes, les variations de l'écriture. Il y suivait l'évolution de l'esprit humain. Il y saisissait la vie dans sa passionnante mobilité.

Le grand historien fut le fonctionnaire le plus assidu, le plus ponctuel, le plus zélé, le plus serviable pour le public des travailleurs, et le plus entraînant pour ses collaborateurs.

S'il payait d'exemple, il contrôlait de près le

travail des archivistes de sa section. Chaque mois il adressait au Garde-Général des Archives des rapports d'une précision rigoureuse sur leur activité et sur la sienne propre. Il fournissait, en outre, des rapports souvent fort amples sur les questions les plus diverses ressortissant à la profession d'archiviste.

En dépit de ce travail administratif intense, les années que Michelet passa au palais Soubise furent les plus fécondes de sa production historique: l'écrivain bénéficiait le premier du travail exemplaire du fonctionnaire.

Devenu membre de l'Institut en 1848, Michelet salua avec enthousiasme la révolution de Février qui devait, espérait-il, réaliser ses aspirations politiques. La déception fut amère. Le 13 février 1851, il devait quitter sa chaire du Collège de France, et, le 5 juin 1852, il démissionnait des Archives Nationales afin de ne pas avoir à prêter serment à l'usurpateur Napoléon III, laissant aux Archives Nationales un grand exemple de labeur professionnel et de dignité humaine.

Robert Laulan.

COLLÈGE DE LA SAINTE FAMILLE

A FAGGALAH

ET

PETITS COLLÈGES DU CAIRE ET D'HÉLIOPOLIS

dirigés par les PÈRES JÉSUITES



Enseignement Secondaire

Français et Egyptien

Revue des livres

par **Henri Gal**

Nous avons signalé en son temps la parution des souvenirs de Maurice Sachs intitulés *le Sabbat*. Cet ouvrage était le bilan de sa jeunesse, qu'un homme dressait à l'entrée de l'âge mûr. Ouvrage à ne pas mettre entre toutes les mains, car il est cynique et démoralisant, mais pour ceux qui aiment la vérité et qui apprécient la franchise, poussée même jusqu'au cynisme, *le Sabbat* était une œuvre forte et digne de demeurer.

Le succès ayant couronné l'œuvre de M. Sachs, les Editeurs nous donnent aujourd'hui deux autres volumes du même auteur, qui sont loin d'avoir la force et la puissance du premier. Ces deux ouvrages ont été écrits avant *le Sabbat* ou, en tout cas, rapportent des faits antérieurs à la période durant laquelle se déroule la vie de l'auteur rapportée dans son premier volume.

Disons le nettement, *Au temps du Bœuf sur le toit* (1) et la *Chronique joyeuse et scandaleuse* (2) ne nous apportent pas grand-chose de neuf sur ce personnage étrange et curieux qu'est Maurice Sachs. Peut-on croire que l'auteur a disparu et qu'il est mort comme certains le prétendent, nous n'en sommes pas convaincus et la lecture d'*Au temps du Bœuf sur le toit* nous inclinerait à croire qu'il est encore bien vivant. En effet, combien de fois en lisant ces pages, nous avons eu l'impression qu'elles pouvaient s'appliquer aux jours que nous vivons. Il est possible qu'un auteur ait un don de double vue, mais il est des moments où l'on peut douter de ce don, lorsque les faits du présent corroborent trop bien les faits de l'avenir.

Nous ne sommes pas dupes de la personnalité de Sachs s'opposant à celle de son ami intime Blaise Alias, Alias ne peut être qu'un pseudonyme, et si nous faisons appel à nos souvenirs de latiniste, n'est-ce pas d'un autre soi-même que M. Sachs nous conte les souvenirs par dates?

Le premier commence le 14 juillet 1919, le jour du défilé de la Victoire, et se termine dix ans plus tard, le 30 octobre 1929, au lendemain du krach énorme de Wall Street, qui fut l'annonciateur de la crise économique et financière qui s'est abattue sur les Etats-Unis, puis sur le monde entier, de 1930 à 1940.

Cette période de dix ans fut celle de l'argent, de la facilité de l'existence, «des affaires» et de l'inflation. Les jeunes se groupaient autour de leur chef de file, Jean Cocteau, André Breton, Supervielle, Eluard, ainsi que derrière Picasso et les Dadaïstes. C'est à cette époque que le *Bœuf sur le toit*, ce bar de la rue Boissy d'Anglas, eut une renommée internationale absolument extraordinaire.

A travers les lignes de l'auteur on ne voit que plaisirs, sorties, promenades, bals et jouissances diverses; ce qui frappe le plus, c'est que le spirituel fait complètement défaut. Pas d'angoisse métaphysique, pas de question sur la destinée humaine, pas de religion, mais un goût déchaîné du plaisir, du luxe, un véritable délire, et, à la fin, un dégoût certain de l'auteur de ce journal. Souvent il s'interroge en bâillant son ennui et en se demandant à quoi il peut être bon, sinon d'aller à Deauville, danser dans des bals, fréquenter des bars et discuter de questions où le snobisme le dispute à l'esthétisme. Il est amusant de noter que déjà, en 1928, les maîtresses de maison protestaient parce que le pain coûtait 1 fr. 25 le kg., le beurre 13 frs. 30, les pommes de terre 0 fr. 60, le sucre 3 frs. 25 et le bœuf 18 frs. 15. Que devrait-on dire aujourd'hui lorsqu'il faut mettre un coefficient de 10, 20 ou 30 à ces chiffres!

Dans la *Chronique joyeuse et scandaleuse* nous situons la vie de M. Sachs depuis sa ruine, c'est-à-dire en 1929, jusqu'à son voyage aux Etats-Unis, dont il ne précise pas la date, mais dont il nous avait déjà entretenus dans *le Sabbat*.

Si dans *Au temps du Bœuf sur le toit* les pages scandaleuses, puisque scandale il y a, n'existent pas, on ne peut en dire autant de la *Chronique joyeuse et scandaleuse*.

Toutefois, n'exagérons rien, certaines pages, les premières, ont trait aux relations d'un homme de lettres arrivé, âgé et académicien, avec le jeune Maurice, mais cet hommage rendu à des mœurs socratiques étant donné, l'auteur nous entraîne à sa suite dans le milieu des Marchands de tableaux, car c'est dans ce milieu qu'il avait décidé de gagner sa vie, et il nous dépeint avec humour et une roserie assez rude cette faune spéciale. Cela représente la plus grande partie de l'ouvrage jusqu'au voyage aux Etats-Unis, où, en quelques pages, l'auteur nous introduit dans des milieux New-Yorkais assez curieux.

En résumé, ces deux volumes nous permettent d'apprécier le grand talent de M. Sachs, qui est un peintre de mœurs amer et ironique, mais ils ne sont en rien comparables au *Sabbat*, qui introduit une fois pour toutes la personnalité de M. Sachs parmi les mémorialistes les plus brillants de notre temps.

Devons-nous considérer comme un roman, bien que le mot figure sur la couverture de l'ouvrage, le livre de M. Georges Balandier intitulé *Tous comptes faits* (3). Nous croyons que c'est le compte-rendu sincère de la vie d'un jeune homme, et c'est pourquoi nous nous posons la question. M. Ba-

landier sera-t-il l'auteur d'un seul livre, ou, au contraire, écrira-t-il bientôt des ouvrages incontestablement imaginatifs et non inspirés de sa vie privée? Ceci dit, nous avons pris un grand intérêt à la lecture de ces pages écrites avec une certaine sécheresse par un garçon qui donne l'impression de grincer des dents.

C'est la somme d'une jeunesse qui ne sait pas où elle va; enfance heureuse, études satisfaisantes, et une personnalité qui s'affirme et qui se cherche, d'où un ballotement entre le goût du sacrifice, la religion catholique et la recherche du plaisir, le cynisme et les partis politiques de droite et de gauche qui se la disputent, chacun grâce à leur idéal. C'est le jeune homme qui ne sait pas très bien ce que représente pour lui véritablement les buts de la vie. Ce qui lui manque, c'est une affection profonde et sûre. Du moins, c'est ce que nous pensons. Il lui manque cette amitié fraternelle d'un camarade qu'il croit trouver et qui n'est jamais celle sur laquelle il peut compter, ou bien il lui manque une tendresse féminine qu'il ne rencontre pas, ou qu'il éloigne pour se prouver à lui-même qu'il est un homme fort, mais, tout compte fait, le bilan de cette vie n'est pas négatif puisque toutes les expériences tentées par ce garçon ont abouti à former un homme. Que tout cela ait été vain, nous ne pouvons l'admettre. Que plus tard toutes ces expériences permettent à cet homme de s'accomplir, nous n'en doutons pas. Il a en-

semencé un champ vierge et, dans un temps indéterminé, il moissonnera une riche récolte. Bref, après avoir traversé la Résistance, avoir été Pétainiste, puis Gouvernemental, le héros de ce roman décide de partir aux Colonies et il conclut: «Je dois me vouloir neuf, sans reliquat de mes erreurs passées, seul avec toute ma chance. Alors je tire un trait, j'additionne, et je pose zéro.»

Partir à zéro n'est pas un mal, puisque c'est aussi bien le symbole de la négation que le symbole de l'infini.

Nous avons ouvert avec un certain scepticisme le roman de M. René Dary, talentueux artiste de cinéma, intitulé *Express 407* (4). Est-ce que le brillant interprète du *Carrefour des enfants perdus* aurait autant de talent comme romancier que comme acteur? A franchement parler, nous avons pris un agrément réel à la lecture de ce roman. Le style est argotique, et volontairement argotique. M. Dary nous surprend un peu au début, puis, après quelques pages de tâtonnement, nous prenons goût à l'aventure de ce Fred qui, par un concours de circonstances assez peu vraisemblables, se trouve arrêté à sa descente d'un train, remis en liberté, puis, grâce à un Commissaire de police intelligent, réussit à faire arrêter le chef d'une bande de gangsters; l'auteur est visiblement influencé par le cinéma, aussi son histoire est-elle menée tambour battant et sans nous laisser le temps de respirer. Nous avons préféré cela aux longues digressions



Grands Magasins

Cicurel

(S.A.E.)

Les Magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. 26246

de certains auteurs qui posent à l'intellectualisme raffiné. Mais, si R. Dary s'exprime en argot, il sait aussi fort bien s'exprimer en bonne langue française. Sur ce roman amusant et bien mené, flotte l'ironie d'un auteur qui ne prend pas trop au sérieux ni lui, ni ses personnages, et qui cherche surtout à nous conter une histoire amusante à laquelle il prend visiblement un grand plaisir.

La Justice de Rocambole (4) est le type même du roman d'aventures émaillé d'imprévu, où l'action ne se ralentit pas et qui tient le lecteur en haleine du commencement à la fin.

Le style écrit d'une manière très légère rend cet ouvrage facile à lire et fort attachant. Aucune longueur à déplorer, mais toutefois certaines invraisemblances, notamment dans la façon dont les petites difficultés s'aplanissent devant notre héros et ses amis. Tous les personnages sauf deux, — le Chancelier Baron de Lubeck et Otton Livernik — nous sont sympathiques, encore que l'auteur s'emploie à nous les faire moins haïr par un brusque changement dû au remords. Le dénouement qui se devine dès le début du livre, et c'est peut-être la plus grave critique que l'on peut adresser à ce genre de roman, se termine au mieux des intérêts de tous. Il aurait été souhaitable que l'auteur s'abstint de nous informer des prochains adieux de Rocambole à ses amis et de nous laisser penser qu'il resterait auprès de Karl et de Madeleine pour lesquels il a une très grande amitié. Ceci dit, un ouvrage susceptible d'amuser sans fatiguer l'esprit de ceux qui le liront.

Chemin d'Israël (5), de Jérôme et Jean Tharaud, nous retrace en trois parties les vicissitudes d'Israël. C'est une large fresque où les épisodes légendaires de l'Histoire Sainte des petits catholiques passent au second plan. Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est l'évolution de ce peuple qui devait donner le Messie et qui, après la mort du Christ, fut dispersé pendant près de 2.000 ans. Ce peuple maintint tout de même son unité par le Ghetto, et malgré ses schismes, ses réformes et ses persécutions à travers les siècles. Un peuple digne d'intérêt et dont les capacités sont grandes, auquel il a manqué peu de chose pour devenir un grand peuple. Cet ouvrage est d'une lecture attachante et profitable, et les circonstances actuelles lui prêtent une actualité brûlante.

Le Roi, l'évêque et quelques aventuriers (6), de M. Jacques Vallergues, est le récit romancé de l'expédition organisée par Mgr. d'Adan en Cochinchine à la fin du XVIII^{ème} siècle, expédition troublée par la Révolution de 1789 qui retarde de dix ans le retour en France de cette troupe de soldats braves et un peu aventureux.

De jolies descriptions de l'Annam parsèment cet ouvrage qui serait un peu court au demeurant s'il n'était agrémenté par une correspondance qui tient une très grande place dans ce volume et qui donne un aperçu de la vie en France durant cette période.

Le général Ingold publie un ouvrage intitulé *Sous l'Ancre d'Or* (7), qui est une suite de récits sans lien entre eux et dédiés aux jeunes. Il nous conte des histoires héroïques au nombre d'une vingtaine, héros obscurs qui ne peuvent qu'inciter les jeunes garçons d'aujourd'hui à maintenir la grandeur française que l'Infanterie de marine a si vaillamment défendue. Ces récits s'étendent de 1914 à 1918, de 1940 à 1943. Ce sont les aventures des hommes du désert et enfin celles des hommes de la Victoire de 1918 et de 1945.

Ouvrage qui est à recommander pour la jeunesse, mais qui aurait gagné à être illustré.

La Correspondance de Léon Bloy et Henri de Groux (8) nous a quelque peu déçus. Nous nous attendions à trouver entre ces deux amis remarquables à des titres divers, et parmi ces deux cents lettres choisies, des passages nombreux dignes du plus grand intérêt; or, la plupart des lettres de Léon Bloy manquent du minimum d'intérêt possible et se terminent toutes par des appels d'argent et l'étalage de sa misérable condition. Cela donne une monotonie constante à ces lettres de ce mendiant de génie qu'était Léon Bloy. Au milieu de tout cela, il y a évidemment quelques aperçus originaux sur les contemporains.

En tout cas, ce qui demeure, et qui est tout à l'éloge de Henri de Groux, c'est l'amitié profonde qui le liait à Léon Bloy, amitié à l'origine de laquelle il y avait l'admiration qu'il éprouvait pour le polémiste et qui dut diminuer avec le temps lorsqu'il s'aperçut que ce polémiste était au fond un tendre.

Mme Annette Kolb consacre un court volume à Louis II de Bavière et Richard Wagner. Il ne nous apporte pas grand-chose de neuf sur ce que furent les relations du magnifique roi et du génial compositeur.

Toutefois, par ses parents qui vécurent dans la maison proche de Cosima Von Bulow, nous apprenons en passant quelques détails sur les relations qu'entretenait la fille de Listz avec Wagner. Ce que note fort bien l'auteur, c'est que Wagner conserva pour eux deux une passion et une amitié profondes.

Il est intéressant de noter que Wagner, qui sous le régime hitlérien fut considéré comme un auteur nationaliste, a été en réalité un adversaire de la prussianisation de l'Allemagne, et qu'au contraire il portait une très grande amitié à la France, dont il aimait la culture.

Le drame de l'amitié, disons même de l'amour, qui a uni Louis II et Richard Wagner est de ceux qui mêlent le merveilleux au sublime et le rêve à l'odieuse réalité (9).

Signalons une intéressante reconstitution historique de M. Paul L. Jacob intitulée *Les Francs-Taupins* (10), qui nous conte une histoire assez mouvementée de la famille de La Rochefoucauld.

Cette histoire se déroule au temps de Charles VII, aux environs de 1440. Les «Francs-Taupins»,

créés par Jean de la Roche, précédèrent les francs-archers. Bien mené, très animé, ce récit se lit sans ennui.

Dans le même genre que le roman de M. Jacob, signalons celui de M. Jean Cotard, intitulé *la Belle Néphertys* (11). Ce n'est pas à proprement parler un roman historique puisqu'il se déroule de nos jours, mais on y voit, bien mêlé à une intrigue moderne, un retour dans le passé et dans l'antiquité, avec le mystère de Néphertys. Alertement conté, ce roman qui manque peut-être un peu de vraisemblance, mais qui n'en est pas moins bien construit, se lit sans ennui.

Nous n'avons pas signalé depuis quelque temps d'ouvrages catholiques, aussi sommes nous heureux de citer les conférences prononcées à Notre-Dame de Paris, par le R.P. Michel Riquet, au cours du Carême de 1947, et qui, réunies en volumes, s'intitulent *le Chrétien face à l'argent* (12).

Le R.P. Riquet expose avec vigueur les rapports de l'Évangile et de la richesse, puis la conception chrétienne de la propriété, puis le christianisme s'opposant au capitalisme, et enfin les exigences chrétiennes face aux transformations économiques. En appendice, l'auteur a inséré un remarquable sermon sur les richesses que prononça Bourdaloue devant Louis XIV, sermon qui est d'une belle tenue morale et d'une audace digne d'estime. D'autres textes figurent, de M. Léon Homo, de saint Jean Chrysostome; de saint Thomas d'Aquin et de Karl Marx. Dans l'ensemble un ouvrage puissant.

Le chanoine Henri Maurice publie un ouvrage sur *l'Ame de Jésus* qui s'adresse plutôt aux jeunes gens. Il nous montre en le dépeignant par l'extérieur ce que fut l'esprit de Jésus, en développant devant nous sa puissance, sa simplicité, et sa délicatesse; ensuite il dépeint le cœur de Jésus dans ses rapports envers Dieu, envers les hommes, envers les pécheurs, les pauvres, les enfants et les apôtres. Puis, c'est l'illustration de la sainteté, de la justice, de la droiture, de l'énergie, de la vérité, et de l'humilité du Christ, et, pour terminer, l'auteur nous montre en Jésus ce que fut le Prédicateur, l'Éducateur, l'Organisateur, l'Homme de prières.

*
* *

Ravages, le roman de M. Pierre Audiat (4), nous retrace la vie de la famille Lecomte. Il est d'une lecture pénible. Les quatre membres de cette famille sont détraqués; atteints d'une de ces maladies de l'âme qu'étudient les psychiatres, leurs analyses et observations servent à décrire l'œuvre des personnages qui vivent au milieu d'une fatalité dévorante. La mère, qui est une faible, est aculée au suicide par un mari démesurément orgueilleux qui tue son fils par une thérapeutique déplacée, cause, par sa faute, le malheur et la fin maladroite de sa fille et se tue en auto lui-même, en poursuivant dans une crise de folie alcoolique d'imaginaires ennemis. Si la froide lucidité de la maîtresse nous change de ces personnages morbides,

elle nous révolte par ses menées habiles qui encouragent et excitent les rancunes de son ami et l'amène à ce suicide par imprudence.

Si le style n'était pas aussi impeccable, on déplorerait que M. Pierre Audiat ait consacré son talent à un sujet aussi tragique.

*
* *

M. H. Bordeaux a groupé une vingtaine de nouvelles écrites à des dates qui varient entre 1894 à 1947 sous le titre *les Amours inconnues* (4). Histoires d'adultères chères au premier genre de Pau Bourget, des amours conjugales, amours juvéniles, amours d'enfants, «jalousie», bien des genres d'amour sont le sujet de ces récits faits par un tiers ou par un des héros même, mais quelques-unes de ces nouvelles ne traitent pas d'amour et la dernière parle de l'amour divin.

Ce rassemblement de nouvelles écrites au cours de sa vie par le grand romancier, montre que des origines jusqu'à aujourd'hui son talent n'a pu se maintenir et s'enrichir.

*
* *

M. Pierre Frédéric nous conte, dans *Mort à Berlin* (13), l'histoire d'un homme dont la femme a disparu dans un camp de concentration, qui est employé en Allemagne dans les services d'occupation.

Assurances sur la Vie

L'UNION-VIE

RC. C. 4054 Le Caire: 7, Avenue Fouad 1er

RC. A. 10036 Alexandrie: 1, Rue Debbané

Ses recherches pour retrouver la trace de celle qu'il a perdue sont un prétexte pour conduire le lecteur dans diverses villes d'Allemagne et d'Autriche, dont l'état de dévastation et de misère est très bien tracé. Il s'y mêle une intrigue avec une Allemande qui ressemble à la disparue. Le héros déprimé arrive à se tuer dans une sorte de hangar où des fouilles ultérieures font trouver le cadavre de sa femme.

* * *

Madame Henriette Chandet nous offre avec *Les Portes sont murées* la démonstration qu'on ne peut sortir de son destin. En vain on essaye de diriger sa vie vers un destin, les faits vous remettent dans la voie.

Juliette amenée par la mort de sa mère dans le «Prieuré» où son vieil oncle héberge quelques ty pes de dévoyés, est aimée par le docteur du pays auquel elle porte de l'estime. Elle essaye d'échapper à ce destin en aimant et suivant à Paris un révolutionnaire espagnol réfugié avec le trésor d'une Madone.

Celui-ci, pris par son amour, a renoncé à la lutte patriotique, mais un chef du parti l'envoie en Espagne; il n'a pu s'évader de son destin, et Juliette retrouve le docteur qu'elle a fui.

Les personnages secondaires sont bien campés, et la maison pénitentiaire du pays de Bretagne, où se déroule la première partie du livre, nous expose le sort malheureux des enfants qui n'y sont pas redressés.

* * *

M. Edge Trémois ressuscite A. Dumas dans un roman de cape et d'épée, d'amour et d'humour comme il l'intitule, qui nous retrace la vie aventureuse de *Compère Guillery de 1589 à 1608* (4).

Les incidents se succèdent, on voit même Henri IV attiré dans un piège par Guillery qui l'amène au repère des bandits qu'il commande. La fille du chef met une note sentimentale dans ses aventures qui finissent bien puisque le père Jésuite qui a élevé Guillery qui a cessé d'apprécier ses qualités réelles, l'amène à Henri IV qui lui donne le commandement de sa compagnie de Carabins, «Les futurs Mousquetaires».

Un roman amusant à lire, plein de vie et d'agrément.

* * *

C'est une très belle histoire que *l'Homme clair* (14) de M. Gaston Cauvin. C'est presque un conte de fées qui nous enchante du début à la fin. Une œuvre baignée d'un optimisme ensoleillé où alternent des situations comiques, touchantes, poignantes même, qui se déroulent au grand jour dans le cadre incomparable de la belle Provence, au milieu de gens sympathiques respirant la franchise.

Le lecteur qui connaît un peu les mœurs joviales et le caractère bon enfant des Provençaux sera frappé de la justesse avec laquelle l'auteur nous les présente. La nature y est décrite avec poésie, il nous semble être transportés dans le cadre grandiose de cette région. Les scènes décrites sont réussies en tous points. Parmi les plus belles et d'un genre différent, celle qui met aux prises Léon et son parrain au sujet de Simone est touchante, nous y voyons la sensibilité très vive de Clarius et de son filleul, celle qui se passe à l'école de la Roque Esclapon et met aux prises les élèves (garçons et filles) avec leur professeur au sujet de la boîte à violon et de la fabrication des cordes de cet instrument est superbe; elle donne lieu à des réparties d'un comique inimitable et témoigne de la part de l'auteur une étude vraiment remarquable du caractère des enfants. La scène dramatique qui nous relate l'agonie de Fifine et dont Clarius est le témoin involontaire est poignante.

Les scènes du train et du tambour de ville sont également amusantes et pleinement réussies.

Cette belle histoire se termine enfin comme le souhaite le lecteur, c'est-à-dire au mieux des intérêts de chacun; mais, hélas, trop tôt, car on ne trouve actuellement que trop peu de romans de cette qualité.

Henri Gal.

Alcool de Menthe
de RICQLES
La menthe forte qui reconforte

- (1) Editions de la Nouvelle Revue Critique.
(2) Editions Corrêa.
(3) Editions du Pavois.
(4) Editions Dumas.
(5) Editions Plon.
(6) Editions Défense de la France.
(7) Editions Colbert.
(8) Editions Grasset.
(9) Editions Albin Michel.
(10) Editions la Bibliothèque Française.
(11) Editions Baudinière.
(12) Editions Spes.
(13) Editions Fayard.
(14) Editions Aubanel.

SOCIÉTÉ L'AIR LIQUIDE



DIRECTION GÉNÉRALE DU PROCHE-ORIENT **DIVISION EGYPTIENNE**

2, Rue Chagaret El-Dorr — Zamalek — Tél. 59082-59083

B.P. 619 — Le CAIRE

AGENCES & SOUS-AGENCES :

Le Caire : 44, Rue Chérif Pacha - Tél. 47482-57467 - R.C.24

Alexandrie : Angle Rue du Canal Mahmoudieh et Rue El-Kobri
Moharrem Bey - Tél. 22822 - R.C. 461 - B.P. 752

Port-Saïd : Près de l'Usine à Gaz de la Municipalité - Tél. 671
R.C. 74 - B.P. 314

Suez : Rue Mina El Bahareya - Port-Tewfik - Tél. 2103 - R.C. 19

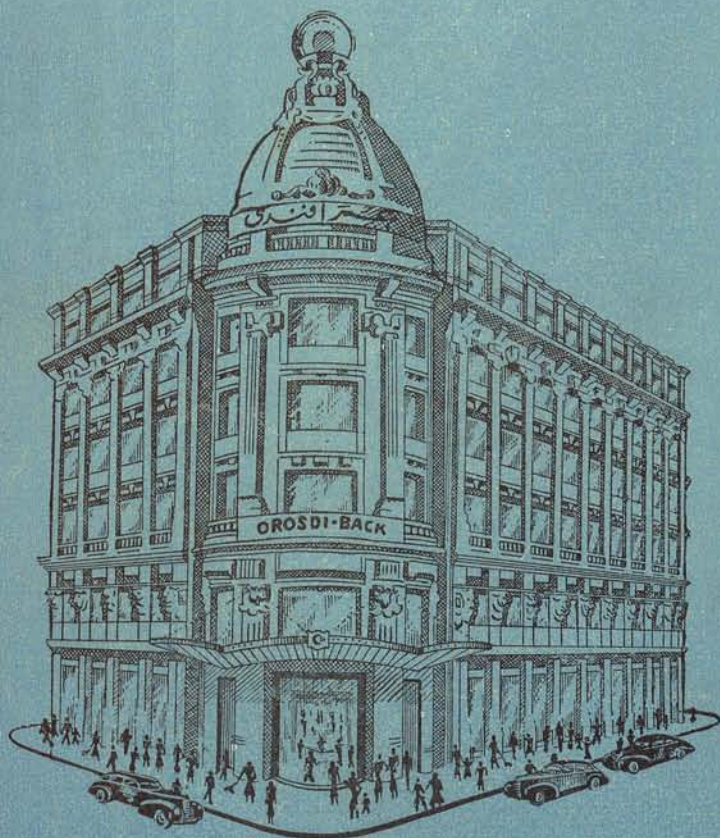
Tanta : 10, Rue Ahmed Maher Pacha - Tél. 2103 - R.C. 27917

OXYGENE — ACÉTYLENE DISSOUS — CARBURE DE CALCIUM
AZOTE — HYDROGENE — AIR COMPRIME SEC
AMMONIAC ANHYDRE — ARGON TECHNIQUE
ARGON PUR — NEON — KRYPTON — HELIUM
PROTOXYDE D'AZOTE — EAU OXYGENEE.

*TOUS MATERIELS ET ACCESSOIRES DE SOUDURE
OXY-ACÉTYLENIQUE, D'OXY-COUPAGE, DE SOUDURE
ELECTRIQUE ET DE METALLISATION.*

*APPAREILS D'ANALGESIE AU PROTOXYDE D'AZOTE
SCAPHANDRES DE LA SPIROTECHNIQUE.*

OROSDI-BACK



Dont
la
devise
est:

BON ET
BON MARCHÉ

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID
